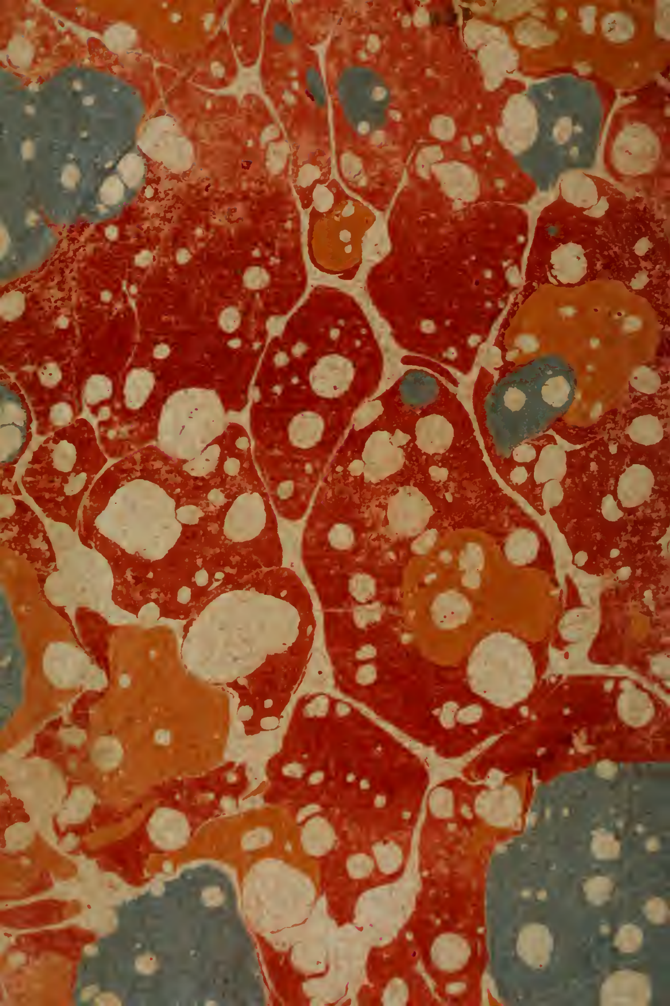
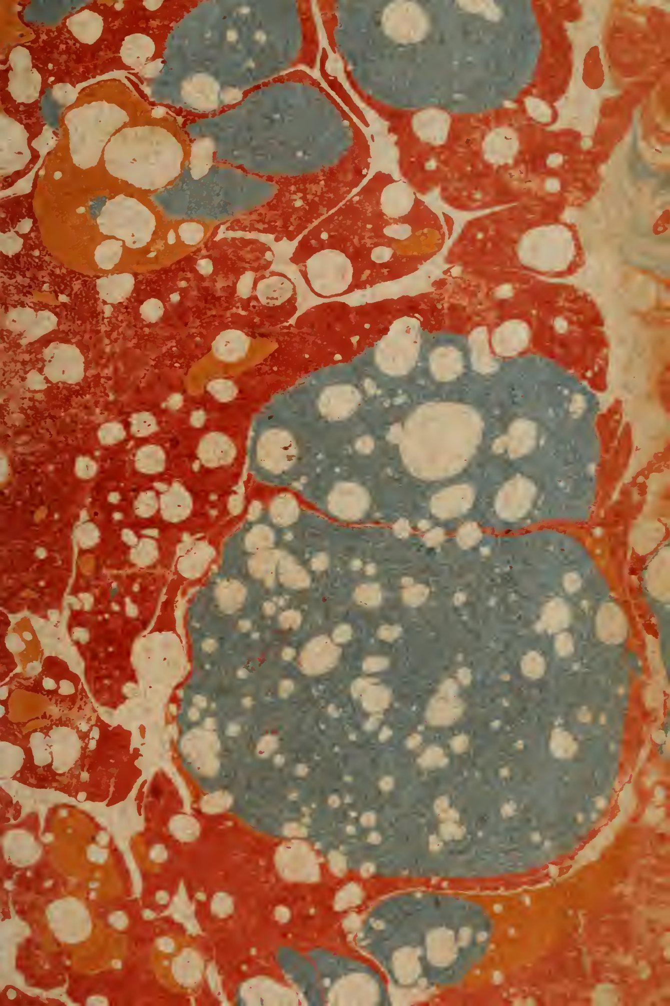
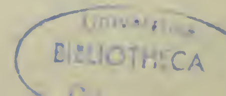








[illegible]

1 frontispiece
4 [illegible] } [illegible]

LA DÉCLAMATION THÉÂTRALE,

POËME DIDACTIQUE

EN QUATRE CHANTS,

PRÉCÉDÉ D'UN DISCOURS, ET DE NOTIONS HISTORIQUES SUR LA DANSE.

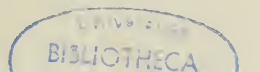
NOUVELLE EDITION.

A PARIS,

De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY, vis-à-vis la Comédie Françoiſe, au Grand Monarque & aux Cigognes.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





Ch. Eisen inv. *E. De Ghendt Sculp.*

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

De tous les Arts d'agrément, la Déclamation eſt, ſans contredit, un des plus brillants, un des plus faits pour ſéduire & procurer à la Société des plaiſirs nobles & d'utiles délaſſemens. Toutes les nuances des paſſions, toutes les délicateſſes de l'eſprit, &, ſi l'on peut le dire, toutes les fibres du cœur humain ſont aſſujetties à cet Art enchanteur que les hommes de goût adorent, & qu'eſtiment les Philoſophes. Inſéparable des Lettres & des Sciences, il a contribué, comme elles, à conſacrer le repos de ces Nations prédominantes, qui ſe ſont diſputé, tour-à-tour, le droit d'éclairer la Terre, après l'avoir ravagée. La Déclamation, chez elles, faiſoit partie de l'éducation; elle

étoit comptée parmi ces exercices, néceſſaires pour développer les graces du corps, aſſurer la contenance, fixer le maintien, & mettre en jour les dons de la Nature. En effet, ce ſeroit mal définir un Art auſſi étendu, que de le borner à la ſimple récitation théâtrale. Le geſte, l'action, la marche, l'expreſſion du viſage, l'éloquence muette des mouvemens; tout l'extérieur en dépend, & lui doit cet accord majeſtueux qui donne la vie à la parole, & perfectionne les effets.

Il eut, ainſi que les autres Arts, ſon enfance, ſes progrès, ſes variations, & parut ſous autant de formes, qu'il y a de différences dans le caractère des Peuples qui l'ont cultivé. Il eſt probable, & même prouvé par tous les témoignages des Anciens que leur Déclamation étoit notée, & qu'ils l'accompagnoient d'un Inſtrument. On faiſoit la Muſique d'une

Tragédie, à-peu-près comme on fait aujourd'hui celle d'un Opéra. Peut-on ſouffrir, dit Lucien, qu'Hercule, la maſſue à la main, couvert d'une peau de Lion, & l'air formidable, vienne ſur un Théâtre frédonner le récit de ſes travaux ? Cet uſage, il eſt vrai, ſemble bien abſurde, au premier coup d'œil ; mais il ceſſe de l'être autant, lorſqu'on veut réfléchir à la Proſodie des Langues Grecque & Latine. La prononciation naturelle étant déjà meſurée, harmonieuſe, & preſque muſicale, le chant de la Déclamation n'avoit plus rien d'extraordinaire, & devenoit même indiſpenſable. Lucien, qui ſe mocque de tout, & ſè déclare, ſans reſtriction, contre l'emphaſe des Acteurs de ſon temps, n'a pas manqué de tourner en ridicule leur manière de s'habiller. Ils ſè guindoient ſur une eſpèce de chauſſure appellée Cothurne : non contens de ce pied-deſtal, ils ſe groſſiſſoient par le

milieu du corps, afin que leur circonférence fût proportionnée à leur élévation ; de forte que Philoctéte, Agamemnon ne se montroient aux yeux des Spectateurs que bien matelassés, bien rembourés, & avec une taille gigantesque. Tout cela paroît monstrueux, & le seroit effectivement parmi nous qui sommes emprisonnés dans nos salles de Spectacles, & presque confondus avec les Acteurs ; mais, comment, dans la poussière de ces granges mal décorées, pouvons-nous rapprocher l'Optique des immenses Théâtres de la Gréce & de Rome ? Sans les précautions que l'on prenoit alors, tous les grands Personnages qui figuroient dans les Drames, n'auroient eu l'air que de Pigmées ; la vraisemblance étoit manquée, l'illusion détruite. Cette exagération prétendue, sçavamment combinée avec les effets de la perspective, rentroit dans l'ordre de la Nature, & ne pouvoit déplaire qu'à un esprit

cynique & mordant qui, n'épargnant pas les Dieux mêmes, ne se faisoit aucun scrupule de s'égayer sur des Comédiens.

Ce que je ne puis comprendre, & serois presque tenté de ne pas croire, malgré la foule des autorités qui l'appuient, c'est ce bizarre partage de la Déclamation entre l'Acteur chantant & l'Acteur gesticulant. Ce double emploi devoit distraire l'attention, diviser l'intérêt, & nuire à cet ensemble, si recommandé dans les représentations théâtrales. Comment voyoit-on, sans éclater de rire, un Personnage débitant de sens froid & les bras croisés des vers brulans, où se peignoient tour à-tour l'ambition, l'amour, la fureur, la haine; tandis que l'autre, obligé de se taire, se dédommageoit de son silence, par une agitation perpétuelle, des mouvemens convulsifs & des contorsions épouvantables? Sans doute, dans les endroits

pathétiques, il étoit auſſi chargé des ſanglots & des larmes. Son immobile compagnon ſe voyoit diſpenſé de tout, excepté de la mémoire; & la perfection de ſon talent conſiſtoit, apparemment, à ne s'émouvoir de rien. Quelque reſpect ſuperſtitieux que l'on conſerve à l'Antiquité, il n'eſt guère poſſible de juſtifier cette ridicule méthode. Il arrivoit ſouvent que le ſilencieux Faiſeur de geſtes s'acquittât mal de ſon rôle, & que le Chanteur excellât dans le ſien: dès-lors on devoit huer l'un, en même tems qu'on applaudiſſoit l'autre. Quelle majeſté pouvoit avoir un pareil ſpectacle? & comment ſe figurer que les Romains, parce qu'un de leurs Acteurs * s'enroua à leur répéter un Morceau brillant d'un Drame, ſe ſoient aviſés de cet enfantillage, qui dégrade leur Théâtre aux yeux de la Raiſon?

---

* Livius Andronicus, dans une de ſes Piéces dont on lui fit répéter pluſieurs fois quelques vers frappants.

L'Abbé Dubos difcute longuement tous ces objets ; il procéde par fections, & eft ennuyeux par chapitres. S. Cyprien, Juftin le Martyr, l'hérétique Tertullien, Auteurs facrés & profanes, il met tout à contribution pour la plus grande gloire du Théâtre. Ce fatras, qui contient cent pages dans fes volumineufes réfléxions eft réduit à vingt par M. l'Abbé de Condillac : l'un n'eft qu'un Sçavant ; l'autre eft un Philofophe.

QUOIQU'IL en foit, la Déclamation étoit dans la plus grande eftime chez les deux Peuples les plus polis de l'Univers. Cet Orateur fameux qui du haut de la Tribune, en impofoit au Vainqueur d'Athènes, & porta fi loin les conquêtes de l'éloquence, prenoit des leçons du Comédien Andronicus. Quintilien cite fouvent avec éloge Efopus, célébre Acteur ; & l'amitié de Cicéron pour Rofcius

prouve à la fois & le talent de ce Comédien, & le cas que l'on faifoit à Rome de l'art de déclamer. Lorfqu'on vouloit défigner la fupériorité de quelqu'un dans un genre, on difoit de lui que c'étoit un Rofcius. Il paroît que cet Acteur réuniffoit tous les fuffrages, & n'eut-il obtenu que celui de fon illuftre Panégyrifte, c'en étoit affez pour le recommander à la poftérité. Mais je ne conçois pas comment il put s'affervir à l'ufage dont je viens de parler, ayant fes propres réfléxions pour guides, & Cicéron pour ami. Il eft certain au moins qu'il en fentoit l'abus. S'il en faut croire l'Orateur Romain, Rofcius avoit réfolu de déclamer plus lentement, en dépit du Chanteur & des flûtes qu'il vouloit obliger à le fuivre. Son gefte fe ralentiffoit fouvent, quoique le chant fût rapide & la mefure précipitée. Il oublioit l'accompagnement pour confulter le fens du rôle, puifoit

dans l'abandon de quelques parties une nouvelle force pour faire briller les autres, plaçoit dans ſon action ces ombres délicates, qui en augmentent l'intérêt, & frappoit enfin ces grands coups de Maîtres, toujours amenés par quelques ſacrifices. Dans cet éloge ſont compriſes les principales qualités d'un Acteur; & Roſcius, quelles que fuſſent ſes idées, ne pouvoit éluder entiérement la tyrannie de la coutume & le caprice de la multitude.

J'AI crû qu'un précis de l'ancienne Déclamation devoit trouver ſa place à la tête de cet Ouvrage, pour ceux & celles qui, cultivant leur art ſans le connoître, ne ſe donnent point la peine d'en approfondir l'origine, & d'en ſuivre les viciſſitudes.

L'ART de déclamer, parmi nous, fut longtemps informe & digne des tréteaux ſur

lesquels il s'exerçoit. Ce sont les grands Écrivains qui font les grands Acteurs. Jodelle voulut rétablir la Tragédie & la Comédie avec des Chœurs, selon la forme des Anciens; mais ses Ouvrages étoient aussi pitoyables que les Histrions qui en chargeoient leur mémoire; & son nom n'a passé jusqu'à nous, que pour servir d'injure aux Modernes qui lui ressemblent. Garnier ne forma point de meilleurs Comédiens; & ceux qui pensionnoient le Poéte Hardi, pour qu'il eût à leur fournir par an six Tragédies complettes, donnent à croire, par l'oubli où ils sont plongés, qu'ils avoient plus de courage pour apprendre, que de talent pour représenter. Il ne semble pas même que, du temps de Rotrou, bien supérieur à ces trois hommes, il ait paru aucune Troupe supportable, & qui mérite de nous arrêter un moment.

Le Siécle de Louis XIV fut pour l'Eu-

rope un faiſceau de lumière, qui éclaira tous les Arts, ſe répandit ſur tous les objets, & vivifia, en quelque ſorte, la maſſe de l'eſprit humain. Le Théâtre ſortit de ſon cahos. La Tragédie s'éleva au plus haut degré ſur les aîles de Corneille; le génie fit naître le goût, & des Acteurs parurent. * Les deux Baron étonnérent par la perfection de leur jeu : ils franchirent l'intervalle qui ſépare toujours l'enfance d'un Art, ſes progrès & ſa maturité. Le ſeul talent de Corneille en enfanta mille

* Je ne m'arrêterai, dans cette légère eſquiſſe, qu'à la Déclamation Tragique, comme tenant de plus près à l'Art en général, s'appropriant plus particuliérement le titre de Déclamation, & étant ſujette à beaucoup plus de changemens. D'ailleurs, tout le monde ſçait que les trois Spectacles ſe ſont perfectionnés en même temps, & ont brillé du même éclat. Le mouvement une fois donné, les progrès de l'un ont entraîné ceux de l'autre. Si j'avois voulu m'appeſantir ſur chacun d'eux, je ſerois tombé dans une Diſſertation très-longue & très-ennuyeuſement inutile.

autres. C'eſt ainſi qu'un grand Homme donne l'impulſion à ſon Siécle, & influe ſur ce qui l'environne, en verſant dans les ames cette rivalité, cette émulation créatrice qui produit dans tous les genres les efforts & les ſuccès. Il ſembloit qu'il ſe fit alors une noble conſpiration de tous les talens pour former le plus beau des Siécles, ſous un Monarque vraiment digne du Trône, par cet inſtinct de grandeur qui alluma bientôt l'enthouſiaſme des Sujets.

C'EST de là que la Déclamation compte ſon premier âge, & preſque ſes plus beaux jours. Racine ſuivit; & Champmeſlé, de ſon temps, fut un préſent dont l'Amour voulut embellir la Scène. L'Auteur de Phédre, de Bérénice, d'Iphigénie, ne put réſiſter à la ſéduction d'un organe touchant qui ſecondoit ſon génie, & multiplioit ſes adorateurs. Il ſe

plaisoit à perfectionner lui-même cette Actrice charmante qui trouvoit dans son cœur toutes les dispositions nécessaires pour bien profiter des leçons d'un pareil Maître. Quelles leçons! depuis surtout qu'elles furent échauffées de ce feu, que Racine sçavoit si bien peindre & devoit si bien sentir. Ils se couronnoient du même laurier, & avoient établi entr'eux une douce communauté de gloire & de talens qui intéressoit le Public, & sembloit assurer ses plaisirs.

APRÉS cette agréable époque, la Déclamation commença à dégénérer & à perdre de son premier lustre. Le François est trop brillant dans ses goûts pour n'être pas volage; il se refroidit bientôt sur cette noble simplicité qui avoit fait ses délices; on chercha d'autres moyens, d'autres combinaisons, & l'Art fut altéré par les efforts que l'on tenta pour l'enrichir.

BEAUBOURG, gâté par les applaudiſſemens, s'abandonnoit à une fougue monotone qui éblouit d'abord, & dut plaire à des Spectateurs, dont le goût émouſſé demandoit qu'on le réveillât à quelque prix que ce fût, & qu'on l'arrachât par de fortes ſecouſſes à l'ennui & aux langueurs de l'habitude. Cet Acteur, d'après les notions que j'en ai pu recueillir, jouoit tout du même ton, & avec le même emportement; nulle tranſition, nul repos, nulle intelligence des contraſtes: ſon jeu étoit tout d'une piéce, & n'eſt échappé au mépris que par une chaleur déſordonnée, qui mêloit confuſément quelques beautés à d'horribles défauts.

Mlle DUCLOS, de ſon côté, introduiſoit dans la Déclamation une eſpéce de Muſique & de Chant, qui en faiſoit un langage à part, & en détruiſoit tout le charme. Elle

Elle déclamoit par octave, & l'on auroit pu noter ses inflexions. On voulut bien attribuer à son génie une nouveauté qu'on ne devoit qu'à son organe ; & le troupeau des Admirateurs la plaça bientôt sur le trône de Melpomène. Elle eut pourtant des avantages réels qui lui font pardonner ses succès. Ses larmes étoient belles, sa douleur touchante, sa figure vraiment tragique : elle pleuroit à tort & à travers ; mais enfin elle pleuroit, & c'en étoit assez pour émouvoir le Spectateur, qui excuse tout, en faveur de l'ame, première & rare qualité, sans laquelle toutes les autres n'obtiennent que des succès passagers.

TEL étoit l'état de notre Déclamation, lorsqu'une Actrice inimitable vint lui rendre ses premiers traits, & la ramener à la pureté de son origine. Les Lettres furent à la fois

éclairées par deux phénomènes, le Couvreur & M. de Voltaire. Quels beaux jours cette double Aurore promettoit à la Nation ! Elle ne fut pas trompée dans ses espérances. Les Ouvrages de l'un trouvérent toujours dans l'autre une interprête intelligente & digne du génie brillant qui l'associoit à l'éclat de ses travaux. Elle avoit l'organe voilé, mais intéressant, la taille peu avantageuse, mais noble & facile, surtout une de ces physionomies, qui parlent à l'ame & s'embellissent par l'expression du sentiment. Jamais de si beaux yeux ne s'ouvrirent pour répandre des pleurs. La Muse Tragique y respiroit toute entière. On retrouvoit dans son jeu la sagesse de Baron & la chaleur de Mlle Duclos. C'étoit le comble de l'Art ; c'étoit plûtot le chef-d'œuvre de la Nature. L'Auteur d'Alzire & de la Henriade fut toujours son admirateur & son ami ; &, lorsqu'il lui eut fermé les yeux, il jetta des fleurs sur

ſa tombe, lui paya le tribut de ſes larmes, & la vengea, autant qu'il fut en lui, de l'outrage de la Nation & des fureurs du préjugé. Pour moi, lorſque mes regards ſe repoſent quelque temps ſur les traits de Mlle le Couvreur que nous a tranſmis le pinceau de M. Coypel, dans l'attitude de Cornélie tenant l'urne de Pompée; je ne puis me défendre de l'attendriſſement involontaire, que fait naître en moi l'image d'un grand talent qui n'eſt plus, & d'une indignation ſecrette, trop bien juſtifiée par notre ingratitude.

C'EST à cette illuſtre Actrice qu'eſt dû l'honneur d'avoir enfin fixé le vrai genre de la Déclamation, & déterminé le goût du Public juſqu'alors flottant, inquiet & amoureux des Nouveautés. Dufreſne, Mlles de Seine & Balicourt marchérent ſur des traces encore

récentes, & ſurent dignes de leur modéle. Le Théâtre, depuis, a toujours été rempli par des Sujets diſtingués dans des genres différens, & ne laiſſe le droit de ſe plaindre qu'à ces hommes difficiles, Cenſeurs éternels du préſent, & qui ne louent que ce qu'ils ont perdu.

SI l'art de déclamer aujourd'hui paroît un peu s'éloigner des vrais moyens & négliger les grands effets, en récompenſe il a beaucoup acquis du côté du raiſonnement. Cet eſprit philoſophique, qui, comme une ſéve nouvelle, a circulé dans toutes les branches de la Littérature, eſt venu ſoumettre à ſa juſteſſe le délire brulant de l'ancienne Déclamation. Plus ingénieuſe & moins libre, moins vigoureuſe & plus parée, elle meſure la carrière où elle s'élançoit autrefois : elle nous rend en graces les tranſports que nous regrettons, &

nous offre des tableaux d'un deſſein plus correct, d'un coloris plus ſage, ſi l'on peut le dire, & d'une ordonnance plus réfléchie. M. le Kain & Mlle Dumeſnil ſont les ſeuls qui connoiſſent encore ces écarts, cette fougue impétueuſe & cet involontaire oubli de ſoi-méme qui enléve au Spectateur le temps de l'examen, & au Critique le froid compas de l'analyſe. Pluſieurs de nos Acteurs ſe félicitent d'avoir introduit dans leur jeu ce qu'ils appellent des tons de vérité. Ces ſortes de tons, tout-à-fait diſparates avec ceux qui précédent & qui ſuivent, m'ont quelquefois paru trop bruſques, trop ſaillans, & tombent preſque toujours dans ce familier qu'il faut éviter avec autant de ſoin que l'emphaſe & le giganteſque. D'ailleurs, ces paſſages une fois ſaiſis, dégénérent en refrains monotones, que le Public attend & que l'Acteur ne manque jamais; ce qui prouve qu'ils ſont les fruits de la combinaiſon, & ne

partent point de l'ame, unique ſource des ces tons de vérité, de ces éclairs du moment, que ſouvent on ne retrouve plus, & qu'il ne faut jamais chercher.

UN autre inconvénient de nos repréſentations théâtrales, c'eſt le défaut d'enſemble & d'unité. Un Perſonnage qui mettra dans ſon débit de la légèreté & même de la précipitation, rencontre un Interlocuteur, dont l'organe lourd, traînant & pareſſeux, pèſe ſur chaque ſyllabe, & retarde la célérité du Dialogue. Ces différens ſyſtêmes deviennent choquans & pénibles pour les Spectateurs. Je ne prétends pas fondre toutes les manières en une, commander aux organes, & nous priver de cette variété heureuſe que la Nature a miſe dans les talens : mais je voudrois (& cela, je crois, n'eſt pas impoſſible,) je voudrois, dis-je, qu'on admît une eſpéce de ton fonda-

mental, par lequel on pût régler, pour ainſi dire, tout le mouvement de la repréſentation, & remédier à cette bigarrure inſupportable, qui ſe reproduit de Scène en Scène, & ſe fait trop ſentir aux oreilles délicates, pour ne pas être un véritable défaut.

A cela près, notre déclamation a conſervé des traits précieux, que les connoiſſeurs ne laiſſent point échapper. Le coſtume, quoique loin encore de la perfection, n'eſt plus auſſi négligé qu'il l'étoit. Une Sarmate ne vient plus ſur la Scène faire l'amour en grand panier. Tous les Héros de Rome ne paroiſſent plus en gants blancs, & avec des coëffures à la Françaiſe. Mademoiſelle Clairon eſt la premiere, qui ait ſenti le ridicule de ces maſcarades tragiques ; éclairée ſur l'abus, elle a tout fait pour le détruire. Cette Actrice a ſçu joindre à ſon talent cette Philoſophie qui en étend

la ſphère, lui ouvre des ſources nouvelles, & ſoumet à la réfléxion ce qui n'eſt bien ſouvent que l'effet du méchaniſme Ornement de la Scène Françoiſe, elle en eſt auſſi la bienfaitrice, & mérite cet éloge que l'on doit à tous ceux qui ont le courage d'inſtruire ou d'amuſer une Nation, trop ſujette à briſer, en un jour, l'Idole de vingt années.

Mlle CLAIRON a certainement ennobli ſon Art, autant qu'il lui a été poſſible, chez un Peuple qui, en accordant la gloire, défend de prétendre à l'honneur, & flétrit, par habitude, cette portion utile de Citoyens, auſquels il ſemble avoir confié la garde de ſes chefs-d'œuvres & le dépôt de ſes plaiſirs. C'eſt depuis elle, que le goût de la Déclamation s'eſt univerſellement répandu & devient l'amuſement de nos plus brillantes Sociétés. Elles ont, preſque toutes, leur Théâtre & leurs

Acteurs, nos femmes ont quitté leurs navettes & leurs tambours, pour feuilleter de jolis Rôles ; & nos jeunes gens, copistes fidéles de ces Dames, sont moins bons Cochers, mais bien meilleurs Comédiens.

Au reste, de tout ce qu'un monde frivole invente, depuis quelque temps, pour diversifier son ennui & son oisiveté pénible, cette fantaisie est celle ou l'ame & l'esprit trouvent le mieux leur compte. Ce sont, au moins, quelques idées qui entrent dans des têtes, où rien n'entroit auparavant. Dans la foule des Amateurs, il s'en trouve de très-bons, & qui ont, par-dessus les Comédiens de profession, cette aisance, cette liberté, & cette longue habitude de prendre dans les cercles où ils vivent, toutes sortes de masques différens. Un autre avantage de ce goût moderne, c'est la rivalité nouvelle qu'il établit parmi

les femmes : de là mille jalousies, l'acharnement d'une troupe contre une autre, de petites haines délicieuses qui animent les soupers, les toilettes, charment le désœuvrement, remplissent les intermédiaires de la galanterie, & rendent le commerce plus piquant, plus doux, plus enchanteur que jamais.

J'AI cru cet instant favorable, pour recueillir mes idées sur l'art dont il s'agit, les réduire en corps de préceptes, & y joindre le prestige de la versification. D'ailleurs, les Ouvrages didactiques sont peu communs, parmi nous ; & c'est, pour moi, une raison de plus de hazarder celui-ci.

VOUDRA-T-ON me permettre quelques réfléxions sur ce genre qui a ses richesses & ses difficultés ? Virgile, dans ses Géorgiques, nous en a donné le premier modéle : il n'a

point dédaigné d'entrelacer quelques fleurs des champs au laurier de l'Enéïde. L'Art Poëtique d'Horace étincelle de beautés, & respire cette négligence heureuse, qui caractérise les Jeux du grand Homme. Celui de Boileau, ce Législateur de la Poësie Françoise, est plus sage, plus méthodique, plus travaillé, c'est le désespoir des Versificateurs. Mais, qu'il est loin encore, avec tous ces avantages, du génie brillant & facile qu'il voudroit imiter ! l'un instruit en se jouant ; c'est un Philosophe aimable qui fait badiner ensemble les Graces & la Raison ; l'autre, dès son début, affiche la sévérité. Le Poëte latin a la gaîté d'un homme du monde ; le François, l'humeur d'un Aristarque vieilli dans l'ombre du cabinet ; il vous traîne au but où l'autre vous conduit, & dégoûteroit presque d'un Art dont il donne les meilleures leçons. Les essais de Pope sur l'homme &

ſur la critique ont toute la chaleur du genre. La fougue du génie Anglois s'y renferme dans les bornes du goût.

M. l'Abbé d'Olivet, mit au jour, il y a pluſieurs années, une collection de petits Poëmes latins, dans le genre dont nous parlons, pleins de Poëſie & de fictions agréables : il ſeroit à ſouhaiter qu'une plume élégante en traduisît quelques-uns, tels que *l'origine de l'aiman, le geſte, la Muſique, le mariage des fleurs, la peinture*, ce Poëme charmant de M. l'Abbé de Marſy. C'eſt la Peinture elle-même qui lui a prêté la palette, où il a broyé de ſi riantes couleurs : toutes les épines de l'Art diſparoiſſent ; & s'il ne conduit pas par degrés la main du Peintre, au moins accélére-t-il ſes progrès, en embrâſant ſon imagination. Dufreſnoy entre plus avant dans les myſtères de l'Art ; &

M. Wattelet, après eux, en a recueilli tous les principes. L'ouvrage de ce dernier eſt profond, bien diſtribué, rempli de connoiſſances; on admire à chaque pas la difficulté vaincue. Je ne connois pas de Poëme plus ſçavant; peut-être même l'eſt-il un peu trop : charger ainſi la Poëſie d'un attirail ſcientifique, n'eſt-ce pas enſevelir la jeune Hébé ſous l'armure de la belliqueuſe Minerve?

Tous les Sujets que je viens de citer ſont ſans doute bien choiſis : celui de la Déclamation nous manquoit; & le Public n'aura à ſe plaindre que de l'exécution. La Nature commence un Acteur; c'eſt l'étude qui l'achéve. L'Athléte, dit Horace, qui brûle pour le prix de la courſe, s'eſt habitué dès ſa tendre jeuneſſe aux plus violens exercices; il a tout ſupporté, la chaleur, le froid, & plus que tout cela, la privation des plaiſirs. Le Fluteur

qui joue aux fêtes d'Apollon, a tremblé long-temps ſous un Maître. Il en eſt de même d'un Acteur; il lui faut du travail & des leçons. J'ai tâché d'égayer les miennes, de les débaraſſer ſur-tout de ce ton dogmatique & magiſtral qui effarouche & n'inſtruit point.

CE Poëme ne fut, dans ſon origine, qu'une centaine de vers jettés au hazard ſur la Déclamation tragique. J'étendis mes idées dans une ſeconde édition, & j'en formai le premier Chant de mon Ouvrage. Ce Chant même, tel qu'il reparoît, eſt entiérement rajeuni par les augmentations que j'y ai faites & beaucoup de changemens dans les morceaux que j'ai conſervés.

CELUI de la Comédie m'offroit une moiſſon abondante d'images agréables, de réfléxions piquantes, & de préceptes ingé-

nieux ; la gaîté, la Philoſophie, la raiſon ſans pédantiſme, telles ſont les ſources où j'ai dû puiſer ; mais toutes ces richeſſes peut-être ont reſſemblé pour moi à ces ondes fugitives, qui ne s'approchent des lévres de Tantale, que pour tromper ſa ſoif & ſon avide impuiſſance. Au reſte, je n'ai pas prétendu ſaiſir & fixer ces fineſſes innombrables que l'inſtinct du talent devine, & qui ſe dérobent aux lenteurs de l'examen. Ne pouvant épuiſer les tréſors de mon Sujet, j'ai tâché de me ſauver par le choix. Les Arts d'agrément allument l'imagination, s'emparent de l'ame, & ne laiſſent point à l'eſprit le temps d'approfondir. Ce ſont des fleurs dont le léger duvet diſparoît ſous la main peſante qui les touche.

Je ne me ſuis attaché, dans le Chant de l'Opéra, qu'à la partie de la Déclamation & du Jeu théâtral. Je n'avois point les connoiſ-

ſances néceſſaires pour m'enfoncer dans les ſecrets de l'harmonie, & dans ces diſcuſſions épineuſes, qui fourniroient la matière d'un Traité. J'ai interrogé dans les critiques & les préceptes que j'ai hazardés, ce tact univerſel que donnent le goût & le ſentiment. Si ces guides m'ont égaré, je les remercierai de mon erreur, que je préfére à cette vérité Mathématique qui s'élance toute hériſſée, de la tête de nos Calculateurs.

L'Opéra, comme tous les autres Spectacles, a ſes Cenſeurs & ſes Partiſans. Ceux qui raiſonnent leurs plaiſirs, qui ſe rendent compte de leurs ſenſations, & dédaignent ces ſurpriſes faites à l'eſprit humain, tels que Boileau, la Bruyère, l'éloquent Rouſſeau de Genève, ſe ſont élevés contre ces abſurdités, & cette indigente magie, dont s'enorgueillit la Scène Lyrique. Le ſimple & judicieux la Fontaine

Fontaine a tourné en ridicule avec ſa naïveté ordinaire

Ces Dieux mal ſuſpendus criant au Machiniſte.

IL eſt vrai que tout cet attirail, ces reſſorts groſſiers, ces fils apparens, qui ſoutiennent ce frêle édifice, obtiendront avec peine l'aveu des Partiſans de la Nature & de la vérité. Un monde magique cependant peut avoir ſa vraiſemblance à part, qui, les premières ſuppoſitions faites, ne ſeroit jamais démentie, & prêteroit aux miracles de la Féérie, le mérite même de la Nature. Mais, pour en venir là, il faudroit une Salle, des Artiſtes, & un Public en état de payer ſes places. Un Spectacle tel que je l'imagine, ruineroit ſes admirateurs. Quelle illuſion notre Opéra, tel qu'il eſt aujourd'hui, peut-il eſpérer d'une magnificence meſquine qui en augmente le ridicule? Ce ſont toujours les

Directeurs qui tiennent la baguette, & je ne reconnois point Armide, à son œconomie. Je ne parle ici que de l'exécution. Ce Spectacle, malgré tous ses inconvéniens, aura toujours pour lui le génie de Rameau, & les brillantes productions de cet Auteur charmant, que les Graces ont si bien consolé des outrages de la Satyre. La même franchise qui me fait risquer ces réfléxions, me force de convenir que la partie des Ballets * y est supérieurement traitée, & doit satisfaire le goût le plus difficile. C'est qu'elle est indépendante de cet échaffaudage qui influe sur les autres accessoires. Je ne suis point entré dans tous ces détails; je les ai crus étrangers à mon Sujet, que j'ai dû resserrer dans les limites de la Déclamation: heureux, si je l'ai rempli!

---

* J'en parlerai dans le Discours qui suit.

Si ce Poëme après tout, ne forme point de grandes Actrices & de bons Acteurs, ce que je n'ai pas tout-à-fait la présomption d'espérer, du moins ceux qui se destinent au Théâtre y puiseront-ils le goût de leur Art, & l'amour-propre nécessaire pour en franchir les obstacles. Ce n'est point le précepte par lui-même qui réussit, c'est la forme sous laquelle il est présenté. Suffit-il de parler à l'esprit toujours impérieux & rebelle? Il faut échauffer l'imagination, exciter l'enthousiasme, intéresser la vanité, mobile universel, qui sert plus au progrès des Arts que toutes ces froides méthodes, que méprisent ceux même qui en profitent.

Un autre mérite qu'on ne pourra me refuser, c'est le ton impartial, qui sans doute fera quelques mécontens. On ne trouvera point, dans cet ouvrage, un seul jugement

que je voulusse rétracter. La séduction des charmes n'y fait point pancher la balance, en faveur de la médiocrité. Je ne pese, & n'apprécie que le talent : ceux ou celles qui en manquent peuvent se dispenser de me lire, pour peu qu'ils aiment les éloges, ou redoutent la vérité.



NOTIONS

Sur la Danſe ancienne & moderne.

LA Danſe n'eſt point étrangère à mon ſujet : elle peut être regardée comme une Déclamation muette : ſes mouvemens, quand ils ſont expreſſifs, deviennent auſſi intelligibles à l'eſprit & à l'ame, que les articulations même de la parole. Qu'importe l'inſtrument dont les arts ſe ſervent, s'ils ſe rapprochent dans leur but & dans leurs effets? Peindre, émouvoir, voilà le point où tout ſe réunit. Le ſentiment, dans un certain degré de chaleur ſe crée des organes inconnus aux autres hommes; & peut-être exiſte-t-il encore des moyens innombrables & tout différens, de produire les mêmes émotions. *Préville* jouant un rôle de *Criſpin*, *Dauberval* danſant un pas de Matelot, me cauſent une égale ivreſſe; avec

cette différence que *Dauberval* a un organe de moins, différence qui ne m'eſt point ſenſible, tant que mon plaiſir dure; parce que le plaiſir interdit la réfléxion : qu'on entreprenne de me faire rire, ou pleurer par quelqu'organe que ce ſoit, ſi l'on y parvient, je ſuis content, & je remercie la nature d'avoir ſçu varier, à l'infini, les ſecrets de ſe re oduire. Tous les talens ſe tiennent; ce ſont autant d'anneaux qui forment une même chaîne. D'après ce principe, on ne ſera pas étonné que j'aſſocie la Danſe aux autres parties de la Déclamation. Cet art n'eſt pas auſſi frivole qu'on ſe l'imagine : chez quelques Peuples de l'Antiquité, il tenoit aux mœurs, à la légiſlation, & devenoit un reſſort du gouvernement. Je vais raſſembler les Notions que j'en ai recueillies, & les mettre ſous les yeux des Amateurs.

Ceux qui ont la manie de remonter aux

ſources, & qui ne parlent de rien, ſans citer le Déluge ou la Création du Monde, placent le berceau de la Danſe dans ce Jardin de délices, où l'homme, en naiſſant, ſe vit entouré des merveilles de la nature : l'aſpect des Cieux, l'éclat de cette voûte lumineuſe où tant d'Aſtres ſont attachés, la majeſté des Bois, le criſtal fluide des ruiſſeaux, la variété des fleurs, le frapperent, *diſent-ils*, avec une ſi douce violence, que, dans ſon tranſport, il ſe mit à ſauter, en actions de graces, & pour rendre ſon premier hommage à l'Auteur de tant de bienfaits. Il eſt certain, que le premier Homme fut le premier Danſeur : il ne lui a fallu, pour déterminer le mouvement de ſes pieds & de ſes bras, qu'une ſenſation vive à exprimer. Les ſenſations ſont les principes de tous les arts : elles ont produit le chant qui, à ſon tour a fait naître la Danſe, en inſpirant des geſtes relatifs aux différens ſons dont l'oreille fut

affectée. Mais il ne s'agit point ici de ces pas imparfaits, de ces ébranlemens involontaires qui emportent loin de lui un Etre fortement agité. La Danse réduite en art est la seule qu'on examine. Le peuple Juif, le premier, nous en donne des notions distinctes & appuyées par beaucoup de passages de l'Écriture. La Danse sacrée des Anciens retrouve son institution dans les rites de la primitive Église.

Après le passage de la Mer rouge, Moïse pour consacrer ce miracle, fit exécuter un Ballet solemnel. Les filles de Silo dansoient dans les champs, lorsque les jeunes garçons de la Tribu de Benjamin les enleverent de force, sur l'avis des *Sages* d'Israël. David dansa devant l'Arche. Les exercices les plus innocens peuvent dégénérer en abus. Dans un de ces momens, où une multitude échauffée ne connoît plus de frein, les Hébreux qui

avoient l'humeur à la danſe, conſtruiſirent un Veau d'or, & ſe mirent à danſer autour. Cette tranſgreſſion de la Loi fut ſuivie d'un maſſacre expiatoire que Moïſe ordonna. Ces danſes reſpectables ont eu ſans doute pour modèles les danſes myſtérieuſes & triſtes des Egyptiens : ils en avoient une nommée *Aſtronomique*, dans laquelle, par l'enchaînement de certains pas, ils prétendoient imiter la rotation régulière des Aſtres. On reconnoît bien à cette ingénieuſe abſurdité, le caractère des habitans du Nil, qui, dans le même temps, élevoient des Piramides, créoient des loix ſages, & adoroient des Crocodiles.

Les Grecs les imiterent, & ne furent pas longtemps à les ſurpaſſer : c'eſt, de tous les peuples qui ont paru ſur la terre, celui qui mit dans ſes plaiſirs, dans ſa religion même, le plus d'attrait, de pompe & de gaîté. Toutes

ſes fêtes reſpiroient à la fois le goût & la magnificence. C'étoit en danſant, qu'on célébroit les myſteres d'Iſis & de Cérès. On danſoit dans les Temples, dans les Bois, dans les Campagnes : chaque hommage rendu à la Divinité étoit une expreſſion touchante du bonheur des hommes. Quelle adreſſe dans la légiſlation, de lier ainſi les amuſemens d'un peuple au maintien du culte & aux objets les plus graves de la politique ! tout juſqu'à la frivolité, devient un reſſort utile, quand il eſt bien conduit. On remarque que, dans l'Attique, les Prêtres firent moins de mal que partout ailleurs ; c'eſt qu'ils intriguoient moins & danſoient davantage.

LICURGUE, ce légiſlateur ſi bizarre en apparence, & ſi ſage en effet, connut bien tout le prix de la danſe ; il ſentit, à quel point on pouvoit la rendre avantageuſe. Parmi

cette foule d'exercices qu'il inſtitua, pour tenir en haleine une jeuneſſe guerrière, cet Art avoit le premier rang. L'éducation des Spartiates n'étoit qu'une diſſipation continuelle & le paſſage d'un plaiſir à un autre : on leur faiſoit un jeu de leur devoir : auſſi danſoient-ils, en voyant l'ennemi.

DANS les jours de cérémonie, les jeunes garcons & les jeunes filles, mêlés enſemble, exécutoient nuds des danſes décentes qui les formoient à la vertu. Quel peuple, que celui chez lequel on pouvoit employer un pareil ſecret, ſans en rien craindre pour les mœurs !

TOUT le monde ſçait le trait d'Agamemnon qui, en partant pour Troie, confia la Reine à un Danſeur chargé de l'amuſer, pendant ſon abſence. Egyſthe devint amoureux de Clytemneſtre ; mais le Danſeur faiſoit ſi bien ſa charge qu'on rebutoit l'amant : tous les ſoins

de l'un ne tenoient pas contre les talens de l'autre, Egysthe en un mot, se crut obligé de tuer le Danseur, pour avoir la femme. La Danse alors étoit une espèce de sauve-garde pour l'honneur des maris.

Les Romains emprunterent des Grecs leurs Dieux & leurs Danses. Numa institua un Collége de Prêtres nommés *Saliens*, dont l'occupation étoit de former des Danses guerrieres, autour de l'Autel de Mars. *Caton* ouvrit un bal à l'âge de soixante ans. Ces autorités prouvent assez combien cet Art fut en vogue chez les Maîtres du Monde. Mais ces Danses étoient simples alors, comme les mœurs de la République naissante. Dès que les rafinemens de la corruption vinrent se mêler au fond du caractère national, les Romains préférérent dans leur saltation la force aux graces & les emportemens de la débauche aux

douces attitudes de la volupté. La décence Attique étoit un voile presque inconnu, chez un Peuple belliqueux & féroce, qui donnoit à ses fêtes l'empreinte de son génie. Leurs Danses nuptiales, entr'autres, formoient un tableau complet de tous ces groupes lascifs que la premiere nuit de l'hymen présente à l'imagination.

Ce que l'on rapporte de la Danse des Archimimes, me paroît, sinon fabuleux, au moins très-sujet à discussion. En effet, il est difficile d'imaginer comment après la mort d'un Citoyen, on venoit sous un masque qui imitoit sa ressemblance, faire en dansant, sa Satyre ou son panégyrique. Avec quelque emphase qu'on ait loué cette mascarade prétendue philosophique, elle dégradoit, selon moi, l'honorable fonction de dire la vérité; & il vaut mieux la taire prudemment, comme les Ora-

teurs de nos jours, que de la rendre ridicule; comme ces funéraires hiſtrions.

Ce que l'on peut aſſurer, en quelque ſorte, c'eſt que la Danſe Théâtrale parvint dans Rome, au plus haut degré de perfection. * Deux hommes inimitables apporterent ſur les bords du Tibre un genre inconnu qui joignoit un mérite réel aux attraits de la nouveauté: ils déployoient dans leurs geſtes ſeuls toutes les reſſources de l'éloquence. On raconte des prodiges de cette imitation muette de la nature. Les Acteurs danſans qu'ils formoient furent appellés Pantomimes. Ils firent les délices de Rome: les affaires de la République leur étoient ſubordonnées; & les Conquérans de la Terre furent quelque tems gouvernés par des Danſeurs.

Cette Profeſſion devint preſque un état:

* Pylade, & Bathyle.

entr'autres priviléges, ils étoient exemts du fouet; grande diſtinction pour des eſclaves ! les Dames Romaines ſurtout s'étoient déclarées pour eux : elles intriguoient, cabaloient, remuoient tout le Sénat, & leur cherchoient des Protecteurs, même parmi les Pères-Conſcripts. Elles auroient bouleverſé l'Empire, plutôt que de laiſſer tomber un Théâtre qui endoctrinoit leurs paſſions, & fourniſſoit des Athlétes, pour y ſatisfaire. *Juvénal*, dans une de ſes ſatyres, peint avec ſa franchiſe énergique, * la prompte ſenſibilité de ces Dames, à la vue de certaines repréſentations. Un pareil enthouſiaſme, qui d'abord encouragea les talens de ces Acteurs, enfla bientôt leur vanité : enhardis par l'imprudente familiarité des plus illuſtres Citoyens, ils ſe crurent tout permis, jouoient en Public,

* Chironomon Ledam molli ſaltante Batyllo,
Tuccia veſicæ non imperat : Appula gannit
Sicut in amplexu.

les objets de leur vengeance particuliere, varioient, chaque jour, les ſcènes de leur impudence, & finirent par pouſſer à bout la vertu des Impératrices. Le Mime Pâris débaucha la femme de Domitien ; & Domitien le fit aſſaſſiner. Marc-Antonin eſſuya la même injure, de la part d'un autre Mime : Marc-Antonin la ſupporta patiemment ; il laiſſa vivre le Mime, & lui garda ſa femme. Enfin, malgré leurs ſuccès, leurs partiſans, & même leur génie, ces Baladins porterent ſi loin la licence & l'orgueil, qu'ils ſe firent chaſſer de Rome en même temps que les Philoſophes. Cet événement porta à la Danſe un coup dont elle eut bien de la peine à ſe relever.

MAIS ſon vrai triomphe eſt le crédit où elle s'eſt longtemps maintenue parmi les Chrétiens. Pendant les perſécutions de l'Egliſe naiſſante, il ſe formoit des Sociétés d'hommes

mes & de femmes qui ſe retiroient ſaintement dans les déſerts, pour danſer & faire leur ſalut. Alors, on élevoit dans les Temples une eſpéce de Théâtre ſéparé de l'Autel, tel qu'on le voit encore à Rome dans l'Egliſe de S. Pancrace. C'eſt là que les Prêtres, les Laïques, tous les Fidéles enfin danſoient avec la plus grande ferveur. Les Evêques même, pour l'édification, menoient le branle & donnoient l'exemple,

BRANDON, le véridique *Brandon*, affirme que, vers le milieu du dernier Siécle, on voyoit le Peuple de Limoges danſer en rond dans le Chœur de S. Léonard, en chantant: *Sant Marcian, prégas per nous & nous épingaren per bous.*

LES Coutumes les plus auguſtes s'altérent, ſe corrompent & ouvrent ſouvent la porte à

la licence la plus effrénée : c'eſt ce qui arriva aux Danſes des Chrétiens ; & c'eſt ce que S. Grégoire déplore avec tant d'onction & d'éloquence. Les jeunes Filles, qui ſe mélent partout, ſe joignirent aux Danſes des Fidéles, ſous prétexte de partager leur dévotion ; & dénaturant l'eſprit de l'Egliſe, elles changerent bientôt en indécences toutes profanes, un uſage ſanctifié par l'intention de ſes Fondateurs.

MAHOMET, cet impoſteur plein de génie, qui trouva le moyen d'établir une Secte, en révoltant la raiſon, voulut imiter quelques-unes des ſages pratiques des Chrétiens : on danſoit dans nos Egliſes, il fit danſer dans ſes moſquées : les Dervis, eſpéce de fous mélancoliques, pirouettoient juſqu'à perdre haleine en l'honneur de *Ménélaïis* leur Fondateur, qui danſa, diſent-ils, pendant quarante jours, en faiſant le moulinet.

C'EST ainſi que les Arts, une fois connus, ſe partagent, s'étendent, ſe diſtribuent de contrée en contrée, & ſe chargent de mille nuances oppoſées, chez les différentes Nations qui les cultivent.

CELUI de la Saltation, ainſi que tous les autres, diſparut après ce premier éclat; & l'Europe fut longtemps ſurpriſe de ſe trouver ſans Danſeurs: on vit renaître, alors, les querelles, les guerres d'opinion, les meurtres théologiques; la terre fut enſanglantée par des Prêtres, & pour des argumens. Les ſiécles de lumiere & d'ignorance ont une éternelle viciſſitude, qui ramène alternativement les plaiſirs ou les malheurs des hommes. L'Italie, ce ſol heureux, autrefois l'aſyle des arts, étoit encore deſtinée à les voir refleurir.

TANDIS que le Pape Sixte IV écrivoit ſur

le futur contingent, & canonifoit S. Bonaventure, le Cardinal Camerlingue, fon neveu, lui donnoit, dans le Château S. Ange, de fort jolis Ballets qu'il compofoit lui-même. Pendant ce temps-là le S. Pere oublioit de perfécuter les Vénitiens: c'étoit autant de pris fur les maux de l'intolérance. Mais d'après tous ceux qui ont écrit fur ce fujet, la véritable époque du rétabliffement de la Danfe, eft la fête qu'un Gentilhomme de Lombardie prépara, dans Tortoue, pour Galéas, Duc de Milan, & pour Ifabelle d'Arragon, fon Epoufe. Un fimple particulier donna le mouvement aux efprits: l'émulation vint échauffer ce premier germe; & l'on vit éclore les Caroufels, les grands Ballets, tous les fpectacles à machines.

En France on danfoit, au milieu des troubles & des difcordes civiles. Catherine *de Médicis*, par un tour d'efprit héréditaire, af-

ſocioit l'amour du plaiſir aux manéges de la politique ; & les Fêtes étoient ſouvent le ſignal des aſſaſſinats.

La Danſe ; & c'eſt-là ſans doute, un de ſes plus beaux titres, étoit le délaſſement favori de *Henri* IV. Ce bon Prince, dont l'ame vraiment Royale joignoit des affections douces à des vertus courageuſes, ne dédaignoit point un exercice, où il développoit cette gaîté franche, & cette galanterie cavaliére qui l'accompagna, même dans ſes diſgraces. J'aime à me le repréſenter aſſiſtant aux fêtes qu'ordonnoit Sulli, Miniſtre Philoſophe, ſi digne de contribuer aux plaiſirs de ſon Maître & de ſon ami. Peut-être eſt-ce, durant le regne de ce Monarque, dit *Cahuſac*, que les Français ont le plus danſé, & ſe ſont le mieux battus.

RICHELIEU, qui fit du mal en grand homme, c'eſt-à-dire qui employa pour le bien des reſſorts trop violents, *Richelieu* protégeoit les Arts : il aimoit à ſe diſtraire dans leur ſein de ces travaux pénibles, & de ces combinaiſons profondes, dont le réſultat fut ſi utile à la Monarchie. Dans la même tête il ſçavoit allier le plan d'une Guerre, la conduite d'un Siége, & l'ordonnance d'un Opéra : à l'égard de ce dernier genre, ſes idées naiſſoient en foule, ſe preſſoient les unes ſur les autres ; il poſſédoit le génie qui les fait éclore, mais non le goût qui les choiſit & les met à leur place.

AUSSI preſque tous les Spectacles de ſon temps n'offroient-ils en général, qu'une magnificence mal entendue: nul deſſein, nul développement, nulle diſtribution. C'étoient de grands Ballets allégoriques, où l'on faiſoit

figurer des êtres moraux, *l'Apparence* par exemple, avec une jupe parsemée de glaces de miroirs, des aîles, & une grande queue de Paon; le Tems, une horloge à la main; le Mensonge caractérisé par une lanterne sourde, & autres moralités dansantes, ou emblêmes énigmatiques qui faisoient acheter, bien cher, par l'ennui de les voir, le plaisir de les deviner. Vouloit-on personnifier le monde, on lui donnoit pour coëffure le Mont-Olimpe, & une Carte de Géographie pour vêtement: on écrivoit, en gros Caractères, sur l'estomach, *France*; *Allemagne* sur le ventre; *Italie*, sur un bras; *Espagne*, sur une jambe; & sur le derriére, *Terre australe*, ou *Terre inconnue*. Telle est, à-peu-près l'idée qu'on doit se faire de ces froides allégories qui usurpérent long-temps le titre de grands Ballets.

Nous arrivons enfin à ce siecle célébre où

tous les Arts ſe perfectionnent & acquierent le degré de chaleur qui les approche de la maturité. Tout fermente, à la fois : la gloire ſe montre à la Nation, ſous mille formes éblouiſſantes. Le Génie crée, l'eſprit diſcute, le foyer s'étend, les lumiéres ſe répandent, & tout eſt éclairé : tant que les Spectacles, reſſerrés dans leur deſtination, ne contribuent qu'à l'amuſement d'une Cour, leurs progrès ſont lents; mais dans ce moment-ci, le Public en eſt devenu lui-même le Juge & le Reſtaurateur. Il eſt bien plus difficile, ſans doute, d'amuſer tout un Peuple, qu'une poignée de Grands affamés de plaiſirs : de là, les combinaiſons, les idées neuves, les hardieſſes heureuſes : l'effort ſe meſure aux difficultés, l'émulation aux récompenſes. Sous l'œil redoutable du Public, l'arrogante médiocrité ne peut ſe ſauver, à la faveur des intrigues : il la pourſuit, la décéle, & l'immole au grand talent aſſez

modeſte pour chercher l'ombre , mais trop ſupérieur pour y reſter. C'eſt ainſi que les feux du Soleil , qui deſſéchent ſur la terre quelques chardons inutiles, vont meurir l'or dans le fond de la mine où il ſe cache.

TANDIS que les autres arts devoient une nouvelle exiſtence aux regards vivifians & à ce tact infaillible des hommes raſſemblés , la danſe ſeule ſembloit ne pas ſuivre l'impulſion générale , & ne faiſoit que quelques pas mal affermis. Ce n'étoient point les idées qui manquoient , mais des Artiſtes, pour les mettre en œuvre. *Lulli* très-ſouvent compoſoit lui-même ſes Ballets, & ſubordonnoit ainſi la Danſe au caractère de ſa muſique : environnée d'entraves . elle ne pouvoit prendre l'eſſor , malgré le plan de *Quinault* , & les indications frappantes qu'il nous a laiſſées dans pluſieurs de ſes Opéra. Elle eut enfin un moment

d'éclat, grace aux talens du fameux *Dupré* & de quelques autres Sujets dignes de le seconder : aucun Danseur n'a porté, plus loin que lui, la noblesse des attitudes, la beauté des développemens. Il fut le Dieu de la Danse simple & majestueuse. Mlle Salé excelloit dans les Danses gracieuses ; Mlle *Camargo* dans les Danses d'exécution : mais tout cela étoit loin encore de cette action, de cette vivacité, de cette vie dramatique qui seule devoit caractériser la Danse théâtrale ; Mlle *Camargo* même, n'avoit point le degré de vîtesse & de précision où l'on est parvenu depuis elle.

RAMEAU parut. Ce grand homme, qui joignoit la sensibilité à la force du génie, débrouilla par degrés le cahos de la Scène où il venoit régner. Il arma l'envie, échauffa les têtes, & créa des Artistes. Après avoir accoutumé l'oreille à entendre sa musique, il

accoutuma les pieds à l'exécuter. Le caractère de presque tous ses airs de Danse est une harmonie si marquée, si impérieuse, si déterminante que les difficultés ne tinrent pas contre le desir de les vaincre. *Rameau* est peut-être le premier François à qui nous devons de la musique, un Orchestre, & des Danseurs : Il est certain, que l'instant de sa célébrité est l'époque du progrès de la Danse moderne. Si l'ensemble de nos Ballets est quelquefois défectueux, rien n'est plus enchanteur que l'exécution. En dépit de ce culte exclusif, & de cette consécration ridicule, établis en faveur de l'autre Siécle, je n'y vois rien à comparer à la perfection de Mlle *Lani*, à la prodigieuse célérité de Mlle *Allard*, & à la Danse pittoresque de *Dauberval*, voilà vraiment la Danse du Théâtre où rien ne doit être admis, qui ne soit peinture du sentiment. Je rends avec plaisir cette justice aux talens que je viens

de nommer : la louange juſte eſt une dette qu'il faut acquitter, ſans toutes ces reſtrictions décourageantes qui en ôtent le prix & en retardent l'effet.

QUELQUES perſonnes ont écrit ſur la Danſe : j'en ai conſulté la plupart dans l'Extrait qu'on vient de lire ; entr'autres, M. *De Cahuſac :* ſon Traité hiſtorique eſt plein de recherches, d'anecdotes piquantes, de vues fines & de critiques judicieuſes ; mais il ſeroit plus intéreſſant encore, s'il y avoit mis moins d'importance & de prolixité, plus de diſcuſſion ſur la Danſe ancienne, dont il a adopté toutes les fables, ſur-tout plus de chaleur ; car il n'eſt pas permis d'écrire froidement trois volumes ſur la Danſe. Ce n'eſt point le défaut de *Noverre* dans ſes Lettres ſur ce ſujet : quel feu ! quelle rapidité ! avec quelle ſupériorité il ſe joue de ſa matière ! Il trace

autant de tableaux qu'il donne de préceptes ; & les idées qui lui échappent ne ſont qu'annoncer en quelque ſorte toutes celles qui lui reſtent. *Cahuſac* a compoſé un Livre, *Noverre* a fait un Ouvrage charmant, & pour l'Artiſte qu'il forme, & pour l'homme du monde qu'il amuſe.

Il ſeroit à ſouhaiter, qu'un homme de ce mérite ne fût point perdu pour la Capitale ; & qu'on voulût bien l'aſſocier à l'adminiſtration de nos Ballets. Secondé par les Artiſtes actuels, & par les lumieres du celèbre *Lani*, juſqu'où ne porteroit-il pas cette brillante partie de nos ſpectacles ? Mais je ne ſçais par q'uelle fatalité preſque tous les grands talens affectent de ne ſe point fixer parmi nous : les Cours étrangères, qu'ils vont embellir, héritent, peu-à-peu, de ce goût délicat qui nous abandonne : le génie, ſur-tout, eſt un transfuge que nous aurons bien de la peine à ramener.



Ch. Eisen inv. *E. De Ghendt Sculp*

LA TRAGÉDIE,

CHANT PREMIER.

PEINTRE de la Raiſon, toi qui ſur le Parnaſſe,
Es l'Oracle du goût, & le Rival d'Horace,
Dans l'Art brillant des Vers ta voix ſçut nous former,
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

VOUS, qui voulez enfin ſortir de vos ténébres;
Et ceindre le laurier des Actrices célébres,
Renfermez ce deſir, gardez de vous hâter:
Connoiſſez le Théâtre, avant que d'y monter.
Il faut, il faut longtemps, plus prudente & plus ſage;
Faire encor de votre art l'obſcur apprentiſſage,
Et, pour vous épargner un triſte repentir,
Conſulter la Raiſon, & penſer & ſentir.

DANS ſes jeux inſtructifs la Fable reſpectée
Nous vante les talens du mobile Prothée,
Qui poſſeſſeur adroit d'innombrables ſecrets,
Changeoit; en ſe jouant, ſa figure & ſes traits;
Tantôt, Aigle ſuperbe, affrontoit le tonnerre;

Tantôt, reptile impur, ſe traînoit ſur la Terre;
Arbre, élevoit ſa tige, Onde ou Feu dévorant,
Petilloit dans les airs, ou tomboit en torrent;
Rouloit, Tigre ou Lion, ſa prunelle enflâmée;
Et, près d'être ſaiſi, s'exhaloit en fumée;
Le vrai vous eſt caché ſous ce voile impoſant.
Quel étoit ce Prothée? un Acteur ſéduiſant
Qui de ſon Art divin poſſédoit la ſcience,
De chaque paſſion diſtinguoit la nuance.
Dép oyoit d'un Héros l'eſſor impétueux,
Peignoit la Politique & ſes plis tortueux,
D'un tendre ſentiment développoit les charmes,
Là, fremiſſoit de rage, ici, verſoit des larmes,
Ou faiſoit dédaigner par tous les Spectateurs,
Le ſonge de la vie & celui des grandeurs.

Soit fable ou vérité, cette métamorphoſe
Indique les travaux que votre art vous impoſe;
Quels divers ſentimens vous doivent animer;
Et, ſous combien d'aſpects, il faudra nous charmer.

L'Étranger plus avide, en *Sujets* plus ſtérile;
Vous appelle peut-être & vous offre un aſyle.
Ah! n'allez pas groſſir, à la fleur de vos ans,

Le

Le ſervile troupeau de ces Bouffons errans
Qu'adopte par ennui la Province idolâtre,
Et qui de Cour en Cour promènent leur Théâtre.
Votre talent, qu'enfin on ſçait apprécier,
A Paris eſt un art, & là n'eſt qu'un métier.
Paris ſeul vous promet de rapides conquêtes,
Et pour vos jeunes mains des palmes toujours prêtes.
La critique éclairée y veille à vos ſuccès,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.
L'Actrice renommée y brille en Souveraine;
Ses droits ſont dans nos cœurs, ſon trône eſt ſur la Scène.

MAIS c'eſt trop tôt quitter les ſévères pinceaux;
Cette gloire tardive eſt le fruit des travaux.
Le laurier ne croît point où s'endort la moleſſe:
Cultivez votre organe, exercez-le ſans ceſſe,
Sondez le cœur humain, parcourez ſes détours:
De la langue Françoiſe étudiez les tours.
L'Actrice, qui chérit ſa ſuperbe ignorance,
Rampe, malgré tout l'or du Créſus qui l'encenſe,
Paroît-elle? auſſitôt elle s'entend ſiffler.
Avant de déclamer, on doit ſçavoir parler.

JUGEZ-VOUS de ſang froid, &, d'un regard ſévère,

Obſervez de vos traits quel eſt le caractére.
On doit voir ſur vos fronts reſpirer tour-à-tour,
L'ambition, la rage, & la haine & l'Amour.
Voulez-vous ſur la Scène exciter la tendreſſe?
Il faut que votre abord, que votre air intéreſſe,
Et puiſſe faire éclore en nos cœurs agités
Le feu des paſſions que vous repréſentez.
Sans ces charmes touchans, ſoutiens de votre empire;
Me rendrez-vous ſenſible aux douleurs de Zaïre,
Qui, d'un culte nouveau craignant l'auſtérité,
Pleure au ſein de ſon Dieu l'amant qu'elle a quitté?
Ah! Gauſſin, que j'aimois ta langueur & tes graces!
Tu déſarmois le temps enchaîné ſur tes traces:
Il ſembloit à nos yeux t'embellir chaque jour,
Et reſpecter en toi l'ouvrage de l'Amour.

Aux Rôles furieux vous êtes-vous livrée?
Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.
Ayez l'accent, le geſte, & le port effrayant.
Que tout un Peuple ému frémiſſe en vous voyant;
Et que, réaliſant vos complots parricides,
J'entende autour de vous ſiffler les Euménides.

Sans un front ténébreux, vous m'offrirez en vain

La barbare Médée, un poignard à la main,
Caſſandre préſageant les maux de ſa Patrie,
Les tranſports de Didon, les terreurs d'Athalie.
En vain vous prétendez m'offrir Sémiramis,
Bourreau de ſon époux, Amante de ſon fils,
Qui, dans un même cœur, vaſte & profond abîme,
Raſſemble la vertu, le remords & le crime,
Le Public, occupé de ees grands intérêts,
Veut de l'illuſion, & non pas des attraits.
Pour graver ces tableaux dans le fond de notre ame;
A de ſombres dehors joignez un cœur de flâme.

DES maſques, avec art adaptés aux diſcours,
La Tragédie antique empruntoit le ſecours.
Dans un rôle emporté, l'Acteur, d'après l'uſage,
D'un maſque furibond ſurchargeoit ſon viſage.
Un maſque larmoyant, lorſqu'il falloit des pleurs,
Exprimoit & l'Amour, & ſes tendres douleurs.
De chaque rôle au moins on conſervoit l'idée;
On ne confondoit plus Andromaque & Médée.
Heureux ou malheureux, Rois, Sujets, & Tyrans;
S'offroient ſous un aſpect & des traits différens;
Achille paroiſſoit enflammé de colère,
Dioméde fougueux, Neſtor calme & ſévère:

Et ces maſques frappans & caractériſés
Valoient bien nos minois, toujours ſymétriſés,
Où chaque ſentiment devient une grimace,
Dont l'uniformité, dont la froideur me glace;
Et qui, ſur le Théâtre une fois réunis,
Ont tous les mêmes traits ſous le même vernis.

JUGES plus délicats, Spectateurs moins commodes,
Chaſſons loin de nos yeux ces tragiques Pagodes,
Qui, marchant par reſſorts, & toujours ſe guindant,
Soupirent avec art, pleurent en minaudant.

TELLE eſt, dans ſon ivreſſe, une Actrice arrogante,
Qui ſans ceſſe interroge une glace indulgente,
Concerte ſes regards, aligne tous ſes pas,
Applaudit à ſon jeu, ſourit à ſes appas.
Cette froide méthode eſt pleine d'impoſture.
Votre ame eſt le miroir où ſe peint la Nature.
Dans une glace, où l'œil s'abuſe à tout moment,
C'eſt l'orgueil qui vous juge, & non le ſentiment.
Vous y voyez un teint, que le ſoir même efface,
Et de votre beauté la magique ſurface:
Sous ces habits flottans avec pompe étalés,
C'eſt Flore, c'eſt Vénus que vous y contemplez.

Mais y remarquez-vous, aveugle & complaiſante,
Ces pénibles reſſorts d'une ame languiſſante,
Vos geſtes empruntés, ces yeux toujours muets,
Qui peignent la douleur, & ne pleurent jamais ?
Chacun de vos défauts obtient votre ſuffrage :
C'eſt ainſi que Narciſſe adoroit ſon image.

Consultez votre cœur; c'eſt là qu'il faut chercher
Le ſecret de nous plaire, & l'art de nous toucher.

Par une longue étude une fois prémunie,
Alors ſuivez l'attrait & l'eſſor du génie;
Le courage l'éléve, & la crainte l'abat;
Du grand jour ſans pâlir envisagez l'éclat.
Paroiſſez, armez-vous d'une noble aſſurance,
Et de cette fierté que permet la décence.
Que jamais vos regards n'aillent furtivement
Mandier la faveur d'un applaudiſſement.
Le Public dédaigneux hait ce vain artifice ;
Il ſiffle la Coquette, il applaudit l'Actrice.

Offrez-nous un maintien, un port majeſtueux;
Que d'abord votre marche en impoſe à nos yeux,

Au gré des mouvemens qui vous ont agitée,
Qu'elle ſoit à propos lente ou précipitée.

Que le geſte facile & ſans art déployé,
Avec le ſens des vers ſoit toujours marié.
Songez à réprimer ſon emphaſe indiſcrette;
Qu'il ſoit des paſſions l'éloquent interprête :
Développe à nos yeux leur flux & leur reflux,
Et devienne pour l'ame un organe de plus.

Des paſſages divers décidez les nuances;
Ponctuez le repos, obſervez les ſilences.

Le jeu muet encor veut une étude à part :
Il eſt & le triomphe & le comble de l'art.
C'eſt-là que le talent paroît ſans artifice,
Et que toute la gloire appartient à l'Actrice.
Il faut, pour le ſaiſir, ſçavoir l'ouvrage entier,
En ſuivre les reſſorts, & les étudier :
Réunir, d'un coup d'œil, tous les traits qu'il raſſemble,
Et ces effets cachés qui naiſſent de l'enſemble.
Tel, dans tout ce qu'il trace, un Peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

Laissez donc la *routine* aux Actrices frivoles;
Sachez approfondir & raiſonner vos rôles.

Que l'étude pourtant se fasse peu sentir :
A force d'art craignez de vous appesantir.
Loin du jeu théâtral la triste symétrie,
Et le compas glacé de la Géométrie,
Des passions toujours suivez le mouvement ;
Trop de raison nous choque & nuit au sentiment.
Il est d'heureux défauts, & des élans sublimes,
Qu'il ne faut point soumettre à de froides maximes.
Que tous vos sens alors soient saisis, transportés :
Melpomène vous voit, vous entend : éclatez ;
Et, dans le même instant, *par un effet contraire*,
Sachez pâlir d'horreur & rougir de colère.
Oubliez, imitant le plus célébre Acteur *,
Votre rôle, votre art, vous, & le Spectateur.

---

* *Baron, après sa retraite, qui fut de plus de vingt années, remonta sur la Scène ; elle étoit alors en proie à des Déclamateurs boursoufflés qui mugissoient des vers au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de* Cinna. *Son entrée sur le Théâtre, noble, simple & majestueuse, ne fut point goutée par un Public accoutumé à la fougue des Acteurs du temps ; mais lorsque, dans le tableau de la Conjuration, il vint à ces beaux vers :*

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,

TEL l'illuſtre le Kain, * dans ſa fougue ſublime,
S'empare de notre ame, & ravit notre eſtime.
Je crois toujours le voir, échevelé, tremblant,
Du tombeau de Ninus s'élancer tout ſanglant;
Pouſſer du déſeſpoir les cris ſourds & funébres,
S'agiter, ſe débattre à travers les ténébres,
Plus terrible cent fois que les Spectres, la nuit,
Et les pâles éclairs, dont l'horreur le pourſuit.

TEL eſt encor Brizard **, lorſque du vieil Horace
Il peint l'ame Romaine & l'héroïque audace,
Et que perdant deux fils immolés à l'honneur,
Dans le fils qui lui reſte il embraſſe un vainqueur.
Quel feu! quel naturel! quel auguſte langage!
C'eſt le Héros lui-même & non le perſonnage.

Et dans le même inſtant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colère.

On le vit pâlir & rougir ſucceſſivement. Ce paſſage ſi rapide fut ſenti par tous les Spectateurs. La Cabale frémit & ſe tût.

* *Acteur inimitable dans les paſſions fortes, & les grands effets de la Tragédie.*

** *M Brizard a ſuccédé à M. Sarrazin; il a autant de vérité, & plus de nobleſſe que ſon Predéceſſeur.*

SOYEZ impétueuſe & vive en vos récits:
Les Spectateurs ſoudain veulent être éclaircis.
Là, qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale;
Et par la peſanteur d'un jeu ſoporatif,
N'aille point fatiguer le Parterre attentif.

D'UN combat engagé dans une nuit obſcure
Venez-vous raconter l'effrayante avanture?
Que votre jeu rapide & vos ſons éclatans
Me retracent les cris, le choc des combattans;
Que ſurtout la mémoire, en ces momens fidelle,
Lorſque vous commandez, ne ſoit jamais rebelle;
Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller, à ſon défaut, conſulter le Souffleur.

POUR fixer nos eſprits, & plaire à Melpomène,
Seule ſachez remplir le vuide de la Scène.

LE Public n'y voit plus, borné dans ſes regards,
Nos Marquis y briller ſur de triples remparts.
Ils ceſſent d'embellir la Cour de Pharaſmane;
Zaïre, ſans témoins, entretient Oroſmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes Seigneurs

Nonchalamment ſourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la couliſſe,
Par leur caquet bruyant interrompre l'Actrice,
Perſiffler Mithridate, &, ſans reſpect du nom,
Apoſtropher Céſar, ou tutoyer Néron.

Si le ſuccès enfin remplit votre eſpérance,
On vous verra peut-être, avec trop d'aſſurance,
Vous fiant au Public, ſans prévoir ſes retours,
Retomber mollement dans le ſein des Amours.
De l'art de déclamer connoiſſez l'étendue:
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ces ſuccès éclatans;
Mais la perfection eſt l'ouvrage du temps.
L'amour-propre ſouvent, Juge trop infidèle,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

Il eſt un lieu charmant, & toujours fréquenté *
Par ce folâtre eſſain qui pourſuit la beauté.
Là, dans les jours brillans, l'habitude raſſemble
Tous les états ſurpris de ſe trouver enſemble.
Un Plumet étourdi, de lui-même content
Se montre, diſparoît, revient au même inſtant.

---

* *Les Foyers.*

Infectant ſes voiſins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave Magiſtrat ſe rengorge & s'étale ;
Et l'heureux Financier, diſpenſé des ſoupirs,
Va toujours marchandant & payant ſes plaiſirs.

De ces lieux enchanteurs redoutez le preſtige ;
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je point déjà de nos illuſtres Fous
L'eſſain tumultueux frémir autour de vous ?
Bourdonner en chorus, *elle eſt*, *ma foi*, *divine*,
Et du Théâtre enfin vous nommer l'héroïne.
Craignez ces vains tranſports, qu'inſpirent vos attraits.
La vérité conſeille, & ne vante jamais.
Faites-vous, imitant nos célébres Actrices,
Admirer ſur la Scène, & non dans les couliſſes.

Exercez votre goût, don tardif & brillant,
Il ajoûte à l'eſprit & guide le talent.
Comme une tendre fleur, il languit ſans culture,
S'augmente par l'étude, & vit par la lecture.

Par un menſonge heureux voulez-vous nous ravir ?
Au ſévère Coſtume il faut vous aſſervir.
Sans lui d'illuſion la Scène dépourvue,

Nous laiſſe des regrets & bleſſe notre vue.
Je me ris d'une Actrice, indigne de ſon art,
Qui rejette ce joug, & s'habille au hazard,
Dont l'ignorance altière oſeroit ſur la Scène
Dans un cercle enchaîner la dignité Romaine;
Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faſte inanimé,
Conſulteroit *Méri* * pour draper *Idamé*.

N'AFFECTEZ pas non plus une vaine parure
Obéiſſez au rôle, & ſuivez la Nature.

NOUS offrez-vous Electre & ſes longues douleurs.
Songez qu'elle eſt eſclave, & qu'elle eſt dans les pleurs.
D'ornemens étrangers, trop inutiles charmes,
Ne chargez point un front obſcurci par les larmes.
Le Public, dont ſur vous tous les yeux ſont ouverts,
Dédaigne vos rubis, & ne voit que vos fers.

PARCOUREZ donc l'Hiſtoire; elle va vous inſtruire.
Cent Peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts, leurs penchans, leurs humeurs;
Quels ſont leurs vêtemens, & leurs arts & leurs mœurs.

---

* *Marchande de Modes, qui fournit pluſieurs Actrices.*

La Fable ingénieuſe, ouvrant ſes galeries,
Vous offre le tréſor de ſes allégories.
C'eſt là que la Raiſon, vient ſous des traits nouveaux,
Du fard des fictions embellir ſes tableaux.

Ici, vous croyez voir la Reine de Carthage;
Le front environné d'un funèbre nuage,
Luttant contre la Mort, qu'elle porte en ſon ſein:
Trois fois elle ſe lève & retombe ſoudain.
Ses regards expirans, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le Héros qu'elle adore.
Elle pleure, ſoupire, &, dans ſon déſeſpoir,
Elle cherche le jour, & gémit de le voir.

Plus loin, c'eſt Niobé, cette femme orgueilleuſe,
Cette Mère ſuperbe, & bien plus malheureuſe.
Quel ſpectacle! elle s'offre à mes ſens déſolés,
Au milieu de ſes fils, l'un ſur l'autre immolés.
A force de ſouffrir, elle paroît tranquile:
Son front eſt abattu, ſon regard immobile;
Elle reſte ſans voix; l'excès de ſes douleurs
A tari dans ſes yeux la ſource de ſes pleurs.
Ce taciturne effroi dit plus qu'un vain murmure:
Là, j'admire, je vois, & j'entends la Nature.

Qu'elle ſeule, toujours dirigeant votre feu;
Comme dans ces tableaux, brille dans votre jeu.

Voulez-vous qu'une Reine, en ſecret agitée,
Dégoutante de ſang, de remords tourmentée,
Qui voit devant ſes pas s'entrouvrir les enfers,
Obſerve, en expirant, la cadence d'un vers?

Voulez-vous qu'une Amante, au milieu des ténébres,
Prête à ſe réunir à des manes funèbres,
Médite en éclatant un ſiniſtre deſſein,
Et ſe plonge, avec art, un poignard dans le ſein?

N'allez pas, lorſqu'il faut nous arracher des larmes,
Étaler froidement vos pompeuſes allarmes,
Par un rithme importun corrompre nos plaiſirs,
Meſurer vos tranſports & noter vos ſoupirs;
Et, quittant le vrai ton pour une emphaſe vaine,
Faire tonner l'Amour & mugir Melpoméne.
Le ſentiment ſe taît, & ſçait bien s'exprimer;
L'Actrice doit le peindre & non le déclamer.

Contemplez de Makbet * l'Epouſe criminelle,

---

* *Tragédie Angloiſe.*

Sous ces murs, où ſon Roi fut égorgé par elle;
Cette femme s'avance aux yeux des Spectateurs,
Et vient, en ſommeillant, expier ſes fureurs.
L'infléxible remord, dont elle eſt la victime,
Agite ſon ſommeil des horreurs de ſon crime.
Ses bras ſont teints de ſang, qu'elle détache en vain;
Sous la main qui l'efface il reparoît ſoudain;
J'admire en friſſonnant; ô muette éloquence!
Quel mouvement! quel geſte! & ſurtout quel ſilence!

LE diſcours le plus beau, lorſqu'il eſt déplacé,
Péſe & déplaît bientôt au Spectateur glacé.

MUSE, ſoutiens mon vol échauffe mon courage;
Et de ma jeune Éléve obtiens-moi le ſuffrage.
La variété ſeule a droit de la charmer;
Et c'eſt en l'amuſant que je veux la former:
Il eſt d'autres ſecrets & des routes nouvelles:
Ainſi que ſes leçons, chaque art a ſes modèles.

DÉJA, la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante le Couvreur, avoit tranché tes jours.
Un poignard ſur le ſein, la pâle Tragédie
Dans le même tombeau ſe crut enſevelie;

Et, foulant à ſes pieds les immortels cyprès,
D'un crêpe environna ſes funèbres attraits.

Une Actrice parut : Melpomène elle-même
Ceignit ſon front altier d'un ſanglant diadême :
Dumeſnil eſt ſon nom · l'amour & la fureur,
Toutes les paſſions fermentent dans ſon cœur :
Les Tyrans à ſa voix vont rentrer dans la poudre ;
Son geſte eſt un éclair ; ſes yeux lancent la foudre.

Quelle autre l'accompagne, &, parmi cent clameurs,
Perce les flots bruyans de ſes Adorateurs !
Ses pas ſont meſurés ; ſes yeux remplis d'audace,
Et tous ſes mouvemens déployés avec grace :
Accens, geſtes, ſilence, elle a tout combiné,
Le Spectateur admire, & n'eſt point entraîné ;
De ſa ſublime Emule elle n'a point la flâme ;
Mais, à force d'eſprit elle en impoſe à l'ame.
Quel auguſte maintien, quelle noble fierté !
Tout juſqu'à l'art, chez elle, a de la vérité.

Vous devez avec ſoin conſulter l'une & l'autre,
Et puiſer dans leur jeu des leçons pour le vôtre ;
Mais votre premier maître eſt ſurtout votre cœur.

Soyez toujours vous-même aux yeux du Spectateur.
Le desir d'imiter vous cache un précipice;
Gardez de vous traîner sur les pas d'une Actrice:
N'allez point copier tels gestes, tels accens,
Nous répéter sans goût des sons retentissants,
Et, pour mérite unique, offrir à notre vue
Le méchanisme vain d'une belle Statue.
Franchissez l'heureux terme, où le prix vous attend;
Libre on perce la nue: on rampe en imitant.

O toi, dont les attraits embellissent la Scène;
Toi, que l'Amour jaloux dispute à Melpomène,
Séduisante Dubois, réponds à nos desirs;
C'est assez sommeiller dans le sein des plaisirs.
Ose enfin te placer au rang de tes modèles,
La gloire te sourit & te promet des aîles:
Ose, & prenant ton vol vers l'immortalité,
Fixe par le talent l'éclair de la beauté.

Lorsqu'avec moins de crainte, & moins de servitude,
Vous aurez du Théâtre acquis plus d'habitude;
Quand le Parterre enfin, ce lion rugissant,
Deviendra pour vous seule & souple & caressant:
Élancez-vous alors loin du sentier vulgaire,

De votre art plus maîtreſſe, étendez-en la ſphère.
Par de nouveaux moyens attachez nos regards :
Hazardez, le ſublime a ſouvent ſes écarts.
Par ſa ſimplicité tantôt il nous étonne :
Tantôt, armé d'éclairs, c'eſt Jupiter qui tonne.

La Nature long-temps ſe plaît à ſe cacher :
Elle a mille ſecrets qu'il lui faut arracher.
Pour l'aveugle Vulgaire indigente & ſtérile,
Aux regards du génie elle eſt toujours fertile.
C'eſt l'or qui, renfermé dans ſes noirs ſouterrains,
Attend, pour en ſortir, d'induſtrieuſes mains,
C'eſt ce marbre groſſier, c'eſt ce bloc inſenſible
Que le ciſeau façonne, & que l'art rend fléxible.

Mais ce n'eſt point aſſez de ces vaines leçons :
Je quitte le pinceau, je briſe mes crayons,
Si je ne vous inſpire un orgueil légitime,
Cet orgueil créateur, le foyer du ſublime,
Le préjugé s'efface, il touche à ſon déclin :
Le François plus inſtruit, eſt auſſi plus humain.
S'il outragea votre art, il en rougit encore ;
Pourroit-il avilir des talens qu'il adore ?

Connoissez de cet Art quelle eſt la dignité ;

Voyez autour de vous tout un Peuple agité ;
Il ſe preſſe , il palpite , & ſoudain plus tranquile ,
Un morne accablement tient ſon œil immobile ,
Ces pâles Spectateurs , étonnés de frémir ,
A votre émotion meſurent leurs plaiſir ;
Tantôt , enſevelis en des terreurs muettes ,
Ils n'ont que des ſanglots , des pleurs pour interpretes ;
Et tantôt mille cris , juſqu'au Ciel élancés ,
Soulagent tous les cœurs , trop longtemps oppreſſés.
Chacun de ces effets eſt votre heureux ouvrage :
Chaque larme verſée eſt pour vous un hommage.
Vous tenez dans vos mains le fil des paſſions ;
Le mobile brûlant de nos affections.
Nous reſſentons vos feux , nos tranſports ſont les vôtres :
Et le cri de vos cœurs retentit dans les nôtres.

Je ſçais qu'un Sage illuſtre , un Mortel renommé ,
Qui hait tous les humains , lorſqu'il en eſt aimé
Du fond de ſa retraite , où l'Univers l'offenſe ,
A fait tonner ſur vous ſa farouche éloquence.
Contre lui cependant je dois vous raſſurer :
Un Sage n'eſt qu'un homme , il a pû s'égarer.
Le Monde à ſes regards prend un aſpect ſauvage ;
Ne peut-on s'en former une riante image ?

Des crédules humains Précepteurs rigoureux,
Pourquoi nous envier nos menſonges heureux?
Ah! laiſſez-nous du moins une douce impoſture:
L'ingénieuſe erreur embellit la Nature;
Et nous ôter nos Arts, nos talens enchanteurs,
C'eſt ravir à la Terre, & ſes fruits & ſes fleurs.

SACHEZ donc repouſſer de frivoles atteintes;
Déjà les vents légers ont emporté ſes plaintes,
Tout ſévère qu'il eſt, on peut le déſarmer:
Oppoſez-lui des mœurs, il va vous eſtimer.
Ce n'eſt pas que je veuille, en Sage atrabilaire,
Fermer vos jeunes cœurs au deſir de nous plaire:
La flamme de l'Amour peut dans un cœur brûlant
Allumer & nourrir la flamme du talent.
Ce n'eſt point cet Amour, qui fait rougir les Graces,
Que le morne Plutus entraîne ſur ſes traces,
Ou qu'on voit, ſecouant deux torches dans ſes mains,
Sourire au Dieu laſcif qui préſide aux Jardins:
C'eſt ce Dieu délicat, qu'embellit la décence:
Que l'aimable myſtère accompagne en ſilence;
Qui, ſans effaroucher les timides deſirs,
Verſe en ſecret des pleurs dans le ſein des plaiſirs.

POUR vous faire adorer, vous respectant vous-même,
Adoptez de Ninon l'ingénieux systême.
Que l'Amant, enchanté de vos frêles appas,
Vous trouve plus charmante, en sortant de vos bras.
Que la réfléxion, qui suit toujours l'ivresse,
En la justifiant, augmente sa tendresse,
Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à son tour,
Pare encor votre Automne, & survive à l'Amour.

VOILA par quels moyens & quelle heureuse adresse
Hors du Théâtre même une Actrice intéresse,
Sur sa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la calomnie & l'hydre des Censeurs.

SUR le sommet du Pinde, au séjour des orages,
S'éléve un Temple auguste, affermi par les âges;
Cent colonnes d'ébéne en soutiennent le faix;
Et sur les murs sanglans sont écrits les forfaits:
On avance, en tremblant, sous d'immenses portiques,
L'œil s'enfonce & se perd dans leurs lointains magiques.
On n'y rencontre point d'ornemens fastueux;
Tout est dans ce séjour, simple & majestueux.
On y voit des tombeaux entourés de ténébres;
Des phantômes, panchés sur des urnes funèbres;

Et l'on n'entend partout que des frémissemens,
Que sons entrecoupés, & longs gémissemens.

DEUX Femmes*, sur le seuil, en défendent l'entrée:
L'une toujours plaintive est toujours éplorée :
Ses cheveux sont épars, son front couvert de deuil:
Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil.

L'AUTRE inspire l'effroi dont elle est oppressée.
Son front est fixe & morne, & sa langue glacée.
La vengeance, la rage & la soif des combats,
Cent Spectres en tumulte accourent sur ses pas.
Ses sens sont éperdus; ses cheveux se hérissent;
Sa poitrine se gonfle, & ses bras se roidissent;
Un feu sombre étincelle en ses yeux inhumains,
Et la coupe d'Atrée ensanglante ses mains.

PLUS loin regne l'Amour, cet Amour implacable,
De meurtre dégoutant, malheureux & coupable;
Qui ne respecte rien, quand il est outragé,
Court, se venge & gémit sitôt qu'il est vengé.
L'assassin de Pirrhus, l'Euménide d'Oreste,

---

* *La Terreur & la Pitié.*

Ce Dieu qui d'Ilion hâta le jour funeste,
Osa porter la flamme au bûcher de Didon,
Et plonger le poignard au sein d'Agamemnon.

De ces sombres objets Melpomène entourée,
Choisit au milieu d'eux sa retraite sacrée.

Les yeux étincelans, quel vieillard dans ce lieu,
Environné d'Autels, semble en être le Dieu ?
Un Mortel moins altier, assis au même Trône,
Reçoit des mains du Goût sa brillante couronne.
Leur terrible Rival, pour tracer ses tableaux,
Dans le sang & les pleurs trempe ses noirs pinceaux.
Et leurs lauriers épars, couvrant le Sanctuaire,
Viennent se réunir sur le front de Voltaire.
La grande Actrice, admise en ce séjour divin,
Marche & s'enorgueillit près du grand Écrivain.
Récitant ces beaux vers, où l'Amour seul domine,
Champmeslé pleure encor dans les bras de Racine;
Et le Couvreur, l'œil sombre & de larmes baigné,
Attache les regards de Corneille étonné.

Vous, de ces demi-Dieux modernes Interprétes,
La gloire vous attend, & vos palmes sont prêtes.

Chef-d'œuvres du pinceau, dans ces pompeux réduits
Déjà vos traits brillans ſont partout reproduits.
Ici pleure Gauſſin, toujours ſenſible & tendre.
Là, c'eſt toi, Dumeſnil, toi que l'on croit entendre;
La Nature enrichit ton ſimple médaillon;
Et l'art couvre de fleurs le buſte de Clairon.





Ch. Eisen inv. *R. De Ghendt Sculp.*

LA COMÉDIE,

CHANT SECOND.

J'ai chanté l'art brillant d'embellir Melpomène,
De parler, de gémir, de tonner ſur la Scène :
Au Cothurne orgueilleux j'oſai dicter des loix ;
A l'humble brodequin je conſacre ma voix.

Toi, qui, dans un miroir agréable & fidèle,
Préſentant l'homme à l'homme, amuſes ton modèle,
Nous reproduis nos traits, nos mobiles travers,
Et ſçais, en te jouant, corriger l'Univers,
Souris à mes accens, viens, folâtre Thalie,
Échauffe mes leçons du feu de la ſaillie,
Apprends-moi tes ſecrets, & ne me cache rien
Des myſtères d'un art, interprete du tien.

O vous, que de cet art ont ſéduit les délices,
La palme qu'il promet croît ſur des précipices.
Aux ſuccès éclatans vous prétendez en vain,
Si les Cieux n'ont en vous tranſmis ce feu divin,
Cette ſource de vie aux humains apportée,
Mobile univerſel ravi par Prométhée,

L'esprit enfin, l'esprit, invisible flambeau,
Qui du Monde encor brute éclaira le berceau.
Quels plaisirs sont piquans, s'il ne les assaisonne?
C'est par lui que l'on pense & par lui qu'on raisonne.
Vous pourrez bien, sans lui, répandre quelques pleurs;
Cadencer noblement de tragiques douleurs,
Et même en imposer aux Spectateurs crédules;
Mais lui seul voit, saisit, & peint les ridicules.
Osez donc vous connoître, & vous interroger.
Enlevez au Public le droit de vous juger.
N'allez point sur la Scène étaler votre enfance,
Au Parterre assemblé prouver votre ignorance,
D'un rire avilissant provoquer les éclats,
Balbutier des vers que vous n'entendrez pas,
Végéter & vieillir dans cette ignominie,
Salaire accoutumé des Bouffons sans génie.

MAIS ce n'est point assez de ce feu créateur;
Tremblez; l'homme d'esprit est loin du grand Acteur.
Tel croit être formé qui ne fait que de naître.
Pour peindre la Nature, il faut la bien connoître,
En tout temps, en tous lieux, il faut la consulter,
La consulter encore, & puis la méditer.
Elle est belle, féconde & sublime à tout âge.

Dans les jeux de l'enfance épiez ſon langage :
Obſervez les vieillards & leur air ombrageux ;
Du jeune homme inquiet les deſirs orageux ;
L'épouſe avec l'époux, le fils avec le père,
Et la fille attentive aux leçons de ſa mère.
C'eſt là que l'on ſaiſit ce ton de vérité,
Que l'effort du travail n'a jamais imité.
C'eſt là que l'on ſe rit de ces jeux froids & triſtes,
De ces vils hiſtrions, l'un de l'autre copiſtes,
Et que l'Acteur, entr'eux comparant les Objets,
Va ravir de ſon art les plus nobles ſecrets.

Les préceptes de l'Art ſont toujours arbitraires.
Ceux-ci ſemblent trop doux, & ceux-là trop ſévères ;
Et l'on a vu ſouvent de graves précepteurs,
En donnant des leçons, conſacrer des erreurs.
La Nature elle ſeule eſt un guide fidèle,
Et tous les vrais talens ſont éclairés par elle.

Occupé du Spectacle, & non des Spectateurs,
Faites toujours valoir vos Interlocuteurs.
Pour laiſſer de chacun reſſortir la partie,
Étudiez des tons l'heureuſe ſympathie.
Lorſque l'un s'affoiblit, l'autre devient trop fort.
Comme dans un concert, il faut prendre l'accord.

De la Tradition rejettant la chimère,
Jouez d'après votre ame & votre caractère.
Comment fixer des tons d'âge en âge transmis ?
A ces bizarres Loix Dorilas fut soumis.
Sans cesse il consultoit ce miroir infidèle,
Que le temps, chaque jour, obscurcit de son aîle.
Servile imitateur, bouffon fastidieux,
Il n'auroit point osé se montrer à nos yeux,
S'il n'eût de son ayeul arboré la rondache,
Les antiques canons, & surtout la moustache.
Il mettoit son orgueil à le représenter;
Répétoit ses accens qu'il s'étoit fait noter;
De rien imaginer affectoit le scrupule;
Et par tradition fut sot & ridicule.

Des rôles différens parcourons les beautés;
Combinons leur esprit, & leurs difficultés.

A mes premiers regards s'offrent les caractères.
C'est là qu'il faut de l'art épuiser les mystères,
Contraindre sa chaleur, soudain la déployer,
Descendre, s'élever & se multiplier,
Unir adroitement la force à la souplesse,
Se variant toujours, se ressembler sans cesse;

A l'Auteur embelli, s'il le faut, ajoûter,
Et créer quelquefois, pour mieux exécuter.

Il eſt des traits ſaillans que j'aime & que j'admire :
L'Art ne les fixe point, le moment les inſpire.
Un ſilence éloquent eſt ſouvent un bon mot ;
Un bon mot diſparoît, quand l'Acteur n'eſt qu'un ſot.

Nous réprésentez-vous la ſombre humeur d'Alceſte,
Qui maudit & veut fuir les humains qu'il déteſte !
Que votre abord ſoit dur, votre front ſourcilleux,
Votre voix ſéche & bruſque, & votre œil nébuleux.
Exprimez bien ſur-tout ces fougues de tendreſſe,
Dont il vient amuſer ſa volage maîtreſſe ;
Qu'on reconnoiſſe en vous un Mortel égaré,
Qui hait juſqu'à l'amour dont il eſt dévoré.

Grandval, dans ces tableaux paroît encor ſublime ;
Et fait à ſes beaux ans ſurvivre notre eſtime.

Jouez-vous le Tartuffe ? obſervez d'autres Loix ;
En ſons pieux & lents meſurez votre voix ;
De ce fourbe imitez le myſtique ſourire,
Lorſque ſon œil dévot s'attache ſur Elmire,

Lorſque, laiſſant errer une indiſcrette main,
Des genoux chatouilleux il monte juſqu'au ſein;
Avec ſuavité médite un adultère,
Et veut, au nom de Dieu, deshonorer ſon Frère,
Que votre air, tour-à-tour, ſoit ferme & radouci:
Là, ſoyez proſterné; mais, commandez ici.

Le rôle du Joueur veut une ame brûlante.
Que toujours l'action y ſoit vive & ſaillante.
Paroiſſez ſur la Scène, égaré, furieux,
Pâle, défiguré, le chapeau ſur les yeux.
Renverſez ces fauteuils, que vous croyez complices;
Roland du Lanſquenet, ébranlez les couliſſes.
Au ſeul nom de trictrac, frémiſſez de courroux.
Le dez fatal vous ſuit, & roule encor pour vous.

Il eſt plus d'une palme à la Cour de Thalie.
L'un conſacre aux vieillards une voix affoiblie,
Nous retrace leurs mœurs, leurs penchans clandeſtins,
Et leur crédulité pour des fils libertins.

Cet autre, qui de ſoi prudemment ſe défie,
Se ſent, pour les niais, formé par ſympathie.

Cet autre enfin, prenant un eſſor qui lui plaît
Obéit à ſon goût, & s'érige en Valet.

SONGES-Y. Dans ce genre auquel tu te destines,
On ne cueille les fleurs qu'à travers les épines.
As-tu reçu des Cieux ce naturel plaisant,
Cet art, cet heureux don, le don d'être amusant;
La volubilité d'un organe mobile,
Un corps alerte & souple, un esprit versatile?
Voit-on étinceler dans ton regard mutin,
Et l'amour de l'intrigue, & la soif du butin;
La trahison, l'adresse, & cette effronterie,
Dont l'intrépidité sied à la fourberie?

QUELQUEFOIS un Valet, novice dans son art,
De la publique joie ose prendre sa part;
Et ne sçachant sur lui garder aucun empire,
Rit de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il va dire.
C'est usurper nos droits: le jaloux Spectateur
S'attriste avec raison du plaisir de l'Acteur.
Tout le charme est détruit, dès qu'on voit la personne;
Le Personnage seul nous plaît & nous étonne:
Ne te livre jamais à ce rire empesé,
Et sache être amusant, sans paroître amusé.

NE va point cependant, Baladin mercenaire,
Apporter sur la Scène un front atrabilaire;

Et t'acquitter d'un art, pour toi toujours nouveau;
Ainſi qu'un portefaix qui décharge un fardeau.
Je mépriſe un Acteur que ſon talent ennuie;
Il doit être chaſſé de la cour de Thalie:
C'eſt un hibou qui vient, ſous des berceaux naiſſans,
Effrayer Philoméle, & troubler ſes accens.

L'INGÉNIEUX Armand, ce Neſtor du Théâtre,
Oublié par le temps, étoit encor folâtre.
Que j'aimois ſon adreſſe & ſa naïveté!
Son œil étinceloit du feu de la gaîté;
Mais, rempli de l'objet qu'il avoit à nous peindre,
Sous un flegme éloquent il ſçavoit la contraindre:
Au plaiſir qu'il donnoit, il ſçavoit ſe borner,
Et ſans montrer le ſien, le laiſſoit ſoupçonner.

AINSI qu'un jour nouveau ſuit le jour qui s'efface,
Lorſqu'un talent s'éclipſe, un autre le remplace.

POISSON, qui ſi longtems amuſa tout Paris,
Deſcendoit dans la tombe, eſcorté par les ris.
Préville vient, paroît; il ranime la Scène;
Et Momus aiſément fait oublier Silène:
Préville!... ennuis, fuyez, fuyez, ſoucis affreux;

Son

Son nom eſt un ſignal pour r'allier les jeux.
Les Muſes m'ont appris qu'une douce démence,
Qu'un rire univerſel a fêté ſa naiſſance.
Mille Silphes légers, ſoulevant le rideau,
Se jouoient & danſoient autour de ſon berceau :
Il reçut le grelot des mains de la Folie :
En bégayant encore, il vola vers Thalie ;
Pour lui ſeul la Nature eſt ſans déguiſement,
Comme la jeune Amante aux yeux de ſon Amant.
Acteur ingénieux, je te dois cet hommage :
Ainſi que nos plaiſirs, ces vers ſont ton ouvrage.
Que du Lierre immortel ton front ſoit décoré ;
Qui fait rire ſon ſiécle, en doit être adoré.

POUR les rôles d'Amans ſi l'inſtinct vous décide,
Servez-vous à vous-même & de Juge & de guide.
Dans cet emploi brillant peu d'Acteurs ſont parfaits :
Avant que d'être aimés, il leur faut des attraits,
Un abord ſéduiſant, un regard vif & tendre,
Un ſilence qui parle & qui ſe faſſe entendre,
Le ſon de voix touchant, le maintien gracieux,
L'art de flatter l'oreille, & de charmer les yeux.
Sçavez-vous ce que peut un éloquent ſourire ?
Tous ces riens de l'amour, ſçavez-vous les bien dire ?

Pour le repréſenter, avez-vous ſes appas ?
Il enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.

Vous n'avez rien encore, & vous devez tout craindre,
Si vous ignorez l'art d'exprimer & de peindre,
De produire au dehors ces orages du cœur,
Ces mouvemens ſecrets, ces inſtans de fureur,
Ces rapides retours, cette brulante ivreſſe,
Les tranſports de l'amour & ſa délicateſſe.
Un rôle eſt à la fois, tendre, emporté, jaloux,
Ces contraſtes frappans, il faut les rendre tous.
Paiſible adorateur, là, bornez-vous à plaire :
Ici, que votre front s'enflamme de colère.
Sachez ſurtout, ſachez comment, d'un œil ſerein,
On vient rendre un portrait, que l'on reprend ſoudain,
Comme on traite un Objet que l'on croit infidèle,
De quel air on lui jure une haine immortelle,
Avec quelle contrainte on feint d'autres amours,
Et comment on le quitte, en revenant toujours.

ÉVITEZ cependant une chaleur factice,
Qui ſéduit quelquefois, & vit par artifice,
Tous ces trépignemens & des pieds & des mains;
Convulſions de l'art, grimaces de Pantin.

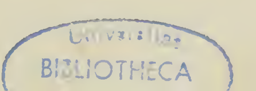
Dans ces vains mouvemens qu'on prend pour de la flâme,
N'allez point ſur la Scène éparpiller votre ame.
Ces geſtes embrouillés, toujours hors de ſaiſon
Ne ſont qu'un froid dédale, où ſe perd la raiſon.

Un Acteur * a paru plein d'ame & de fineſſe ;
Il ſent avec chaleur, exprime avec juſteſſe :
Pour briller, pour ſéduire, il a mille ſecrets,
Et créa des moyens, qu'on ne connut jamais.
Tranſportant dans ſon jeu l'ivreſſe de ſon âge,
Il a ſçu des Amans rajeunir le langage,
Des Rôles langoureux anime la fadeur,
Fait ſourire l'eſprit, & ſçait parler au cœur.

Aimez-vous mieux jouer & corriger ces êtres,
Automates brillans, qu'on nomme Petits-Maîtres ?
Portez la tête haute, ayez l'air éventé,
La voix impérieuſe, ou l'organe fluté ;
Que votre œil clignotant & foible, en apparence,
Sur les objets voiſins tombe avec indolence :

---

* *M. Molé. Des graces, de l'aiſance, beaucoup de naturel, une ſorte de naïveté ingénieuſe, ſurtout une ſenſibilité vive, tels ſont les caractères de ſon jeu.*



Que tout votre maintien ſemble nous annoncer
Qu'au Séxe inceſſament vous allez renoncer,
Que chaque jour pour vous fait éclore une intrigue,
Qu'un plaiſir trop goûté dégénére en fatigue,
Et paroiſſez enfin, excédé de vos nœuds,
Accablé de faveurs, & bien las d'être heureux.

MAIS ce ton, ces dehors exigent de l'étude.
Pour contrefaire un Fat, il faut de l'habitude.
Voyez nos élégans, & nos gens du bel-air;
C'eſt aux plaines du Ciel que ſe forme l'éclair;
Allez, & parcourez ce magique Théatre
D'un monde qui ſe hait, & pourtant s'idolâtre.
Étudiez à fond l'art des frivolités,
Le ſçavant perſifflage & les mots uſités;
De vos cercles bourgeois franchiſſez les ténébres;
Obtenez quelques mois de nos femmes célébres.
Leur entretien, utile à vos ſens rajeunis,
Vous enluminera du moderne vernis;
Inſtruiſez-vous des ſoins, des égards que mérite
La Femme que l'on prend, & celle que l'on quitte;
Diſſertez ſans objet, riez avec ennui;
Le monde eſt vain & ſot; ſoyez ſot avec lui;
Et revenez, tout fier de cent graces nouvelles,

De leurs propres travers amuſer vos modèles.
C'eſt ainſi que l'Abeille, aux approches du jour,
Moiſſonne les jardins & les prés d'alentour;
Et, diſputant la Roſe au jeune Amant de Flore,
Lorſqu'elle a butiné les dons qu'il fait éclore,
Revient dans ſon aſyle obſcur & parfumé,
Dépoſer le tréſor du miel qu'elle a formé.

BARON jeune & fêté, dans ce monde frivole,
En ſortant de la Scène, alloit jouer ſon rôle.
L'ardente vanité ſe diſputoit ſes vœux;
C'étoit Agamemnon que l'on rendoit heureux.
Il conſervoit ſon rang aux pieds de ſes Maîtreſſes;
Et ſe donna les airs de tromper des Ducheſſes.

MAIS craignez d'abuſer d'un conſeil imprudent.
L'acteur n'eſt plus qu'un ſot, s'il devient impudent.
Notre foibleſſe, à tort, le flatte & le ménage,
Si la fatuité ſurvit au Perſonnage.
Votre état eſt de plaire, & non de protéger;
Redoutez le Public; il aime à ſe venger.
Lorſqu'on veut s'élever, il faut ſçavoir deſcendre;
D'un puérile orgueil que pouvez-vous attendre,

Quand le premier valet se rit de vos hauteurs,
Et va pour son argent siffler ses protecteurs ?

Toi, qui prétends briller dans les Scènes burlesques,
D'un monde moins poli consulte les grotesques,
De nos Originaux folâtre observateur,
Joins l'étude du Sage aux talens de l'Acteur.
Viens, parcours tous les lieux où le Peuple déploie,
Autour d'un ais brisé, son humeur ou sa joie.
Prends cette humble escabelle, ose & vuide avec lui
Ce broc de vin fumeux, arrivé d'aujourd'hui.
De ces Mortels grossiers apprends l'art de nous plaire;
Tous leurs traits sont frappans, & rien ne les altère.
Ici, c'est un vieillard de rides sillonné,
Et d'un essain d'enfans toujours environné,
Courbant son corps usé sur un bâton rustique,
Il se fait craindre encor par sa gaîté caustique.
Chacun à ses dépens veut en vain s'égayer;
Des rieurs prévenus il rit tout le premier.
Voyez-vous ce Silène, au dos rond & convéxe,
Heurter tous ses voisins de son pas circonfléxe,
Injurier cet arbre, &, prêt à trébucher
Manquer toujours le but qu'il va toujours chercher ?
Plus loin, deux Champions furieux, hors d'haleine,

S'arment, les poings fermés, pour quelque grosse Héléne.
Tel objet est choquant dans la réalité,
Qui plaît au Spectateur, s'il est bien imité.
Vadé, pour achever ses esquisses fidelles,
Dans tous les carrefours poursuivoit ses modèles,
De ce costume agreste ingénu partisan,
Interrogeoit le Pâtre, abordoit l'Artisan.
Jaloux de la saisir sans masque & sans parure,
Jusques aux Porcherons il chercha la Nature.
Etoit-il au Village : il en traçoit les mœurs ;
Trinquoit, pour les mieux peindre, avec des Racoleurs ;
Et changeant, chaque jour, de ton & de palette,
Crayonna, sur un Port, Jérôme & Fanchonette.

Ces aimables Mortels dont les noms adorés
Sont, aux fastes des jeux, pour jamais consacrés ;
Arbitres délicats des plaisirs de l'autre âge,
De la divine Orgie avoient admis l'usage ;
Chez les Aubry du temps passoient les jours entiers ;
Et puisoient dans le vin l'oubli des Créanciers.
Craignez de travestir, Baladins subalternes,
Ces Libertins titrés, en Buveurs de Tavernes ;
Faites-en des Chaulieux & des Anacréons,
A qui tous les Amours ont servi d'Échansons.

Que toujours à travers les brouillards de l'ivresse;
Malgré tous vos écarts, le Courtisan paroisse,
Et ne confondez point, dans vos pesants croquis,
Le délire d'un Rustre & celui d'un Marquis.

BELLECOURT, de ces traits a saisi la finesse:
Son bacchique enjoûment n'est jamais sans noblesse,
Soit que, quittant la table encor tout délabré,
D'un essain de buveurs il revienne entouré,
Étourdir un Vieillard par des discours sans suite,
Et lui balbutier des leçons de conduite;
Ou soit que plus rassis, & gaîment indiscret,
Il démasque en riant l'Usurier Turcaret.

VOUS que l'âge a muris & rendus plus sévères,
Essayez vos talens dans les rôles de Pères.
C'est-là qu'enfin Thalie ose élever la voix,
Et que le cœur ému peut reprendre ses droits:
Acquérez ce maintien, ce débit plein d'aisance,
Et ces tons assurés, fruits de l'expérience.
Soyez dur, inquiet, défiant dans Simon,
Dans Licandre imposant, tendre dans Euphémon.
Modérez votre voix, qu'elle parte de l'âme:
Il faut que sans éclats votre jeu nous enflâme.

D'un geste toujours simple appuyez vos discours;
L'auguste vérité n'a pas besoin d'atours.
Si cependant un fils contre lui vous anime,
Éclatez, soyez ferme, éloquent & sublime.
Offrez-nous à l'aspect de ce fils criminel,
Toute la majeste du courroux paternel,
Excitez les sanglots, faites couler les larmes,
De la Nature en pleurs déployez tous les charmes,
Transmettez-nous votre âme, & que le *Spectateur*
Puisse applaudir au Père, en oubliant l'Acteur.

Vous Reines du Théâtre où l'Amour vous appelle,
L'orgueil de vous instruire a réveillé mon zéle.
Je n'ai point, au hazard, confondu mes couleurs;
Œconome prudent, j'ai réservé les fleurs.
Muse, couronne-toi d'une palme nouvelle:
La beauté te sourit, il faut chanter pour elle.
Pour t'en faire écouter, forme de plus doux sons,
Elle veut des conseils, & non pas des leçons,
On ne peut l'éclairer, quand on ne peut lui plaire.
Dirige ses talens, mais d'une main légère.
C'est ainsi que l'on voit les fléxibles cizeaux
De l'arbre aux fruits dorés arrondir les rameaux.

Œil rusé, taille leste, & langues indiscrettes,

Ce qu'il faut aux Valets, il le faut aux Soubrettes.
Par l'organe ſur-tout elles doivent briller,
Agir preſque toujours & toujours babiller;
Ou du moins, ſe taiſant avec impatience,
Par un geſte indiſcret échauffer leur ſilence.
Qu'elles ſe gardent bien de charger leurs tableaux;
Nous voulons des Teniers & non pas des Callots.
Le vain effort de l'Art annonce une ame aride.
Alors qu'il eſt contraint, le rire eſt inſipide.
Camille, aux yeux charmés de zéphire ſurpris,
Couroit ſur les moiſſons ſans courber les épis.

Ah ! ſi la Scène encore offroit à notre vue
Cette Actrice adorée & trop tôt diſparue,
Qui par ſon enjoument ſçavoit tout animer,
Et que, pour ſon éloge, il ſuffit de nommer ! ...;
Je vous dirois ſans ceſſe, ayez les yeux ſur elle :
Et je croirois tout dire, en l'offrant pour modèle.

Il me ſemble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légèreté,
Piquante ſans apprêt, & vive ſans grimace,
A chaque mouvement acquérir une grace,
Sourire, s'exprimer, ſe taire avec eſprit,

Joindre le jeu muet à l'éclair du débit,
Nuancer tous ſes tons, varier ſa figure,
Rendre l'art naturel, & parer la Nature.
Vous, qu'elle-même invite à marcher ſur ſes pas,
Émules en talens, rivales en appas,
Luzzi, jeune Fanier, volez dans la carrière;
L'Amour en ſouriant vous ouvre la barrière,
Treſſe un myrthe nouveau pour orner vos attraits,
Et bat des mains lui-même, en voyant vos ſuccès.

PARIS, à chaque pas, nous offre cent Coquettes,
Ivres d'un fol encens, volages, indiſcrettes:
O vous, qui ſous leurs traits voulez nous enflâmer,
A jouer leurs travers, l'art ſeul peut vous former;
Attendez que le temps, maître tardif & ſage,
Du monde & des plaiſirs vous ait appris l'uſage;
Saiſiſſez la ſaiſon de la maturité,
Ce moment dangereux, le ſoir de la beauté,
Ce moment, où les cœurs ne cédent qu'à l'adreſſe.
L'Amour eſt un enfant qu'amuſe la Jeuneſſe:
A dix-huit ans, à vingt, on peut le retenir;
Mais, à trente, on l'ennuie; il faut le conquérir.
Pour ce fameux exploit il eſt mille artifices,
Et le jeu des vapeurs & celui des caprices,

D'un geſte ou d'un ſouris combinez la valeur :
Commandez à vos yeux de feindre la douleur,
Le plaiſir, le dédain, & la mélancolie,
La raiſon quelquefois, plus ſouvent la folie :
Et vous viendrez alors reproduire à nos yeux
L'Amante qui d'Alceſte a captivé les vœux.

Combien, dans ces tableaux, me ſemble intéreſſante
Cette Actrice *, à la fois, noble, ſage & décente,
Qui ſçait tout détailler, & ne réfroidit rien,
Aſſujettit au goût ſes tons & ſon maintien,
Et qui, fidéle au vrai, ſans nuire au vraiſemblable ;
Toujours ingénieuſe, eſt toujours raiſonnable.

Moissonnant vos attraits, ſi l'infléxible tems
A déja loin de vous emporté le printems,
N'allez point dédaigner nos froides Céliantes,
Et nos Eſcarbagnas, & nos vieilles Amantes.
Tous ces rôles, choquans s'ils n'ont l'appui du jeu,

---

* *Madame Préville, ſupérieure dans le Comique noble. On croit voir une Femme de qualité qui s'amuſe à jouer la Comédie.*

Sous les traits de Gauthier * ont fixé notre aveu.
Vous y pouvez de l'art déployer les richesses :
Leurs traits sont plus marqués, mais ils ont leurs finesses.
Affectez quelquefois un sourire enfantin ;
Qu'une rose en bouton parfume votre sein,
Et, de quelques pompons ornant votre coëffure,
De la beauté naissante empruntez la parure.
Mais, pour nous égayer, ne nous révoltez pas ;
N'enrubanez point trop vos burlesques appas.
Dans vos plus grands excès soyez prudente & sage ;
Baissez de vos cheveux le double ou triple étage,
Élaguez ce panier, rognez cet éventail,
Et n'ayez point enfin l'air d'un épouvantail.

Les rôles ingénus veulent de la décence.
L'Actrice s'embellit par un air d'innocence.
L'Amour doit y briller, mais doux & désarmé :
Songez qu'il vient de naître, & qu'il n'est point formé.
Le Soleil, en naissant, n'échauffe point encore,

* *Aujourd'hui Madame Drouin, Actrice pleine d'esprit & d'intelligence. Elle a succédé à Mlle Lamotte dans les rôles de caractères.*

Et ſemble ſe jouer ſur les monts qu'il colore :
Exprimez dans vos yeux l'enfance du deſir,
Et d'un cœur étonné qui s'éveille au plaiſir.
Il faut que votre voix, en peignant votre flâme,
En ſons mélodieux ſe faſſe entendre à l'ame.
Offrez-nous, s'il ſe peut, ce timide embarras
Que donne la Nature, & qu'on n'imite pas,
Ce front baiſſé toujours, & qui rougit ſans ceſſe,
Cette grace naïve, atour de la jeuneſſe :
Ah ! ne l'offuſquez point par de vains ornemens.
Une roſe ſuffit pour orner le Printemps.

Nous repréſentez-vous la tendre Zénéïde,
Qui s'indigne & gémit ſous un maſque perfide ?
Marquez-nous ce dépit & ce reſſentiment :
C'eſt une Nymphe en pleurs, qu'outrage ſon Amant ;
Qui réſiſte, qui craint de le voir infidelle,
Qu'il ſoupçonne être laide ; & qui ſait qu'elle eſt belle ;
Quel voile peut cacher ces douloureux combats,
Et l'orgueil d'une Amante, & ſur-tout ſes appas ?
Que votre jeu ſoit vif, qu'il peigne vos allarmes,
Et, qu'à travers le maſque, on découvre vos charmes.
Dans Lucinde ſur-tout variez vos tableaux :
Chaque Scène y produit des ſentimens nouveaux.

QUEL ſouvenir cruel ſe mêle à ces images !
Le talent qui n'eſt plus, veut encor des hommages.
Tendre Guéant *, mon cœur ne t'oublîra jamais.
Puiſſé-je dans mes vers ranimer tes attraits !
Combien elle étoit ſimple, intéreſſante, & belle !
Amour, tu t'en ſouviens, tu lui reſtas fidelle.
La douce illuſion accompagnoit ſes pas :
Les Grâces l'inſpiroient, & ne la quittoient pas.
Amour, grâces, beauté, rien ne la put défendre :
La tombe s'entrouvrit, il y fallut deſcendre.
Ainſi l'étoile brille, & bientôt, à nos yeux,
En mourantes clartés ſemble quitter les cieux.
Que dis-je ? elle reſpire : il eſt d'heureux ombrages,
Aſyles des Héros, des Belles & des Sages.
Sous ces berceaux rians & fermés aux douleurs,

---

* *On ſera peut-être ſurpris de ne pas trouver ici le nom de Mlle Gauſſin qui excelloit dans les rôles dont il s'agit. J'ai craint la monotonie de la louange repétée. Mlle Guéant n'étoit que l'Eléve de cette Actrice celébre, mais promettoit de devenir ſa rivale. Un organe enchanteur, une figure charmante, toute la ſéduction de l'ingénuité, tels furent ſes titres, & les motifs de mes éloges.*

Près de Ninon peut-être elle cueille des fleurs :
Peut-être qu'à Maurice, * élevé sur un Trône,
De Myrthe & de Lauriers elle offre une couronne,
Se rappelle des vers, qu'il lui fait déclamer;
Et n'envie aux Mortels que le plaisir d'aimer....

MAIS quoi! quelle Beauté s'avance sur la Scène!
Le Sentiment conduit sa démarche incertaine.
Sa voix se développe en sons doux & flatteurs;
Son œil est un rayon qui luit au fond des cœurs.
Sur ce front ingénu quelle grace enfantine!
C'est la naïve Hébé qui sourit & badine :
C'est la Rose qui naît, qui va s'épanouir,
Lentement se déploie, & craint de s'entrouvrir :
Charmante Doligni, puis-je te méconnoître?
Toi, si chère à l'Amour, que tu braves peut-être,
Pour lui, ce Dieu léger, qui brigue tes faveurs,
Séduit par les attraits, est fixé par les mœurs.

L'ART n'est point dégradé, lorsqu'il se multiplie.
On éleve partout des Temples à Thalie.

---

* *Le Marechal de Saxe.*

Vous

Vous, qui nous amuſez par d'utiles travaux,
Dans un monde brillant vous trouvez des Rivaux.
Quel triomphe pour vous! ſous ces lambris tranquilles;
Où la grandeur s'échappe & s'enfuit loin des Villes,
Dès que Flore a, près d'elle, aſſemblé les Zéphirs:
Mille jeunes beautés, qu'uniſſent les plaiſirs,
Au grand jour du Théâtre oſant riſquer leurs charmes,
Y ſçavent exciter ou les ris ou les larmes.
Aux agrémens naïfs de la ſimple gaîté,
L'une a ſçu de ſes traits plier la majeſté;
Et, lorſqu'elle deſcend aux jeux de la folie,
L'œil la prend pour Vénus, l'oreille pour Thalie.
L'autre vive, légère, un panier à la main,
Retrace à nos regards l'Amante de Lubin;
Ou plutôt, à cet air qui plaît ſans impoſture,
Sous le chapeau d'Annette, on croit voir la Nature.

La Scène quelquefois raſſemble deux Amans
Gênés dans leurs deſirs, & dans leurs ſentimens.
Voyez comme leur joie éclate & ſe décéle:
Voyez quel doux rayon dans leurs yeux étincéle:
Malgré l'aimable Dieu, qui ſeul les fait agir,
Commandés par leur rôle, ils n'ont point à rougir.

Ils peuvent librement, ſans craindre pour leur flâme ;
Se parler en public des ſecrets de leur âme.
Ce n'eſt que pour eux ſeuls que brille un ſi beau jour ;
Et la décence même applaudit à l'Amour.

Le plaiſir m'égaroit ! la raiſon me raméne.
Muſes, dont le pinceau peut enrichir la Scène,
Joignez à mes eſſais vos efforts plus certains.
Pour former des Acteurs, il faut des Écrivains.
Tel qui, depuis longtemps, rampoit foible & timide,
Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapide.
Remettez ſous nos yeux le tableau de nos mœurs ;
Badinez avec nous pour nous rendre meilleurs.
Qui retient vos crayons ? Quels ſeroient vos ſcrupules ?
Molière eſt ſous la tombe, & non les ridicules.
Oui, chaque âge a les ſiens vrais, caractériſés :
Ceux-la ſont apparens, ceux-ci mal déguiſés.
Il faut leur arracher cette enveloppe obſcure ;
Il faut à chaque ſiécle aſſigner ſa figure :
Avec des traits divers, le nôtre a ſes Orgons ;
Il a ſes Impoſteurs, il a ſes Harpagons.
La Nature, en créant, toujours ſe renouvelle :
Les vices, les travers ſont variés comme elle.

Obſervez, parcourez & la Ville & la Cour :
Dans nos cœurs, en riant, venez porter le jour :
Quel léger tourbillon, va, vient, revient & roule,
Dieux ! que d'Originaux ſe préſentent en foule !
Voyez-vous celui-ci, que l'on vient d'empâter,
Dans ſon faſte Bourgeois tout honteux d'exiſter :
Cet autre, embaraſſé de ſa vaine richeſſe,
Qui cherche en vain ſes ſens uſés par la moleſſe ;
S'ennuie au ſein des Arts qu'il raſſemble à grands frais,
Dîne, ſoupe, s'endort au ſon des clarinets ;
A ſa meute, ſa troupe, & ſurtout ſa muſique,
Fatigue, tout le jour, ſon âme léthargique,
Et retombe le ſoir, en bâillant de nouveau,
Sur un lit d'édredon, qui lui ſert de tombeau ?
Tranſportez à nos yeux la jeune Courtiſanne,
Qui, fille de l'Amour, le ſert & le profane,
Avec grace ſourit, intrigue ſavamment,
Déſeſpére avec art & trahit décemment.
Ce Protecteur banal entouré de Therſites,
Et qui pour ſes amis compte ſes Paraſites ;
Ou ce préſomptueux, ivre de ſes talens,
Qui regarde en pitié juſqu'à ſes Partiſans ;
Et d'un œil prophétique, où le dédain repoſe,

Dans les ſiécles futurs lit ſon apothéoſe.
Alors je cueillerai le fruit de mes leçons.
Qu'un Mol.ère s'éléve, il naîtra des Barons.





Ch. Eisen inv. *E. De Ghendt Sculp.*

L'OPÉRA,

CHANT TROISIÉME.

DESCENS, viens m'inſpirer, ſçavante Polymnie,
Viens m'ouvrir les tréſors de l'auguſte harmonie.
Tu m'exauces : déjà tous les Chantres des bois,
Te ſaluant en chœur, accompagnent ma voix.
L'Onde de ces ruiſſeaux plus doucement murmure :
Zéphir plus mollement frémit ſous la verdure.
Les Roſeaux de Syrinx, changés en Inſtrument,
Vont moduler des airs ſous les doigts d'un Amant.
Cet arbuſte plaintif, cette grotte ſonore :
La parole n'eſt plus, & retentit encore.
Dans le calme enchanteur d'un loiſir ſtudieux,
O Déeſſe ! j'entends la Muſique des Cieux,
La Terre a ſes accens, & les airs lui répondent ;
Les Aſtres dans leurs cours jamais ne ſe confondent.
Les Mondes, entraînés par leurs reſſorts ſecrets,
Toujours en mouvement, ne ſe heurtent jamais.
Paroiſſant oppoſés, ils ont leur ſympathie :
Dans l'accord général, chacun a ſa partie :

Et les Etres entr'eux, pas ton art créateur,
Forment un grand concert, digne de leur Auteur.

MAIS daigne enfin, quittant cette ſphère hardie,
Aſſigner des leçons à notre mélodie.
De la Scène lyrique, objet de mes travaux,
Étale à mes regards les magiques tableaux.
Dis-moi par quels ſecours, le chant plein de ta flâme,
Peut s'ouvrir par l'oreille un chemin juſqu'à l'ame;
Ce qu'il doit emprunter, pour accroître ſon feu,
De l'eſprit, de la force, & des graces du jeu.

VOUS qui ſur ce Théâtre oſerez vous produire,
Reçutes-vous des traits aſſortis pour ſéduire?
N'allez point, ſur la Scène uſurpant un Autel,
Y faire huer un Dieu ſous les traits d'un Mortel.
Le monde où vous entrez eſt peuplé de Déeſſes:
L'Amour, en folâtrant, y choiſit ſes Prêtreſſes.
Avec des traits flétris, un teint jaune & plombé,
Pourrez-vous, ſans rougir, prendre le nom d'Hébé?
D'un œil indifférent verrai-je une mulâtre
Appliquer à Vénus ſa couleur olivâtre;
Dans un char tranſparent, par des Cignes traîné,
Fendre les airs, aux yeux de Paphos étonné;

Et rappeller en vain cet enfant volontaire,
Qui s'eſt allé cacher à l'aſpect de ſa mère ?
Que Flore, à mes regards n'oſe jamais s'offrir;
Sans me faire envier le bonheur de Zéphir :
Sa bouche, au doux ſouris, doit être auſſi vermeille,
Que les boutons de roſe, épars dans ſa corbeille.
L'Amante de Titon, pour fixer nos amours,
Doit avoir la fraîcheur du matin des beaux jours;
Et, ſous les pampres verds dont Bacchus ſe couronne,
Le plaiſir doit briller dans les yeux d'Erigone.

Que la taille & le port ſoient toujours adaptés
Aux rôles différens que vous repréſentez.
Des Coloſſes hautains, dont l'Amour fuit les traces,
Pourront-ils badiner ſous le corſet des Graces ?
La Naine pourra-t-elle, avec l'air enfantin,
Me retracer Pallas une lance à la main ;
Et l'orgueil menaçant d'une Reine en colère
Conviendra-t-il au front d'une ſimple Bergère ?

Sachez, quand il le faut, varier votre ton,
Sévère dans Diane, emporté dans Junon.

Vous ſurtout qui voulez, dans vos fureurs lyriques,

Ressusciter pour nous ces Paladins antiques;
Tous ces illustres fous, ces Héros fabuleux;
Soyez, à nos regards, gigantesques comme eux.
C'est peut de m'étaler une jeunesse aimable,
Je hais un Amadis, s'il n'est point formidable.
Quand Roland déracine en ses fougueux accès,
Ces chênes orgueilleux, ornemens des forêts,
Je veux que, déployant une haute stature,
Il enrichisse l'art des dons de la Nature :
S'il n'en impose point à l'œil du Spectateur,
Si je ne confonds point le modéle & l'Acteur,
D'un tableau sans effet bientôt je me détache;
Je ne vois qu'un enfant, caché sous un panache,
Et dont le foible bras, jouant de l'esponton,
Renverse, avec fracas, des arbres de carton.
En vain, son œil menace, & sa main est armée;
Je cherche le Héros, & je ris du Pigmée.

PAR la seule raison mon esprit enchanté,
Cherche dans le prestige un air de vérité.

POUR nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alcide,
Le genre de vos voix peut vous servir de guide.
Des sons fréles & doux seroient choquans & faux,

Dans la bouche du Dieu qui gourmande les flots;
Ces organes sont faits pour briller dans des fêtes;
C'est d'un ton foudroyant que l'on parle aux tempêtes.
Quand les vents déchaînés mugissent une fois,
Ils ne s'appaisent point avec des ports de voix,
Et Jupiter lui-même, armé de son tonnerre,
Se verroit, dans sa gloire, insulté du Parterre,
S'il venoit, s'annonçant par un timbre argentin,
Prononcer en fausset les arrêts du destin.

Mais c'est peu de la voix, c'est peu de la figure,
Si vous ignorez l'art d'achever l'imposture;
De parer ces présens, d'y joindre l'action,
Et cette vérité, d'où naît l'illusion.
Dans ce ressort trop dur mettez plus de molesse:
Ces muscles trop tendus ont besoin de souplesse;
La grace & la beauté d'un Athléte vainqueur
Sont dans l'usage adroit de sa mâle vigueur.
Faites-vous, il le faut, une secrette étude,
De chaque mouvement & de chaque attitude:
Instruits par la Nature, apprenez à l'orner;
Sur le Théâtre enfin sachez vous dessiner.

C'est par-là que Chassé régna sur votre Scène,
Et partage le trône, où s'assied Melpomène.

PRETE à favoriſer vos utiles efforts,
La Peinture a pour vous déroulé ſes tréſors.
Des grands Maîtres de l'art conſultez les ouvrages,
Voyez-y nos Héros vivre dans leurs images.

L'UN, pâliſſant de rage, arrachant ſes cheveux,
Semble frapper la terre, & maudire les Cieux:
L'autre, plus recueilli dans ſes ſombres allarmes,
De ſon œil conſterné laiſſe tomber des larmes.
Ici, c'eſt un Amant, vengeant ſes feux trahis:
Là, c'eſt un Père en pleurs qui reclame ſon fils.
Dans ſa noble fureur, voyez comment Achille
Eſt fier & menaçant, quoiqu'il reſte immobile:
Quelle ame dans ce calme & quel emportement!
Chaque fibre, à mes yeux, exprime un ſentiment.
Mars auprès de Vénus cherche en vain ſon audace:
La Fureur diſparoît, & l'Amour la remplace.
Entre des bras d'albâtre, à tout moment, preſſé,
Sur le ſein qu'il careſſe il languit renverſé;
Son regard eſt brûlant, ſon ame eſt éperdue:
Aux lévres de Cypris ſa bouche eſt ſuſpendue;
Et de ſon œil guerrier, où brillent les deſirs,
Coulent ces pleurs ſi doux, que l'on doit aux plaiſirs.

Du charme des couleurs qui pourroit ſe défendre?
Séduite par les yeux, l'oreille croit entendre;
C'eſt, quand l'Acteur peint bien, que nous l'applaudiſſons.
Raphaël & Rubens vous traçoient des leçons,
Et les fruits de leur art, vrai dans ſon impoſture,
Sont des vols que leurs mains ont faits à la Nature.

Lorsqu'un Chantre fameux, une lyre à la main,
Déployoit des accords le pouvoir ſouverain,
Et, par une harmonie ou belliqueuſe ou tendre,
Maîtriſoit le génie & l'ame d'Aléxandre,
Échauffoit ſes tranſports, l'enivroit, tour-à-tour,
De douleur, de plaiſir, de vengeance & d'amour,
Lui faiſoit à ſon gré prendre ou quitter les armes;
Pouſſer des cris de rage, ou répandre des larmes;
Rallumoit ſa fureur contre Perſépolis,
Ou le précipitoit ſur le ſein de Thaïs,
Puis-je croire qu'alors ſon front, ſans énergie,
De ſes divers accens n'aidât point la magie?
Ses regards tour-à-tour altiers, ſombres, touchans,
Peignoient les paſſions, mieux encor que ſes chants;
Dans tous ſes mouvemens reſpiroit le délire:
Son geſte, ſon viſage accompagnoit ſa lyre;

Et de ſon action l'éloquente chaleur
Tranſmettoit à ſes ſons la flâme de ſon cœur.

L'ORGANE le plus beau, privé de cette flâme,
Forme un ſtérile bruit, qui ne va point à l'ame.

QUE l'organe pourtant ne ſoit point négligé:
Cet utile reſſort veut être dirigé;
La Nature le donne, & l'art ſçait le conduire,
L'affoiblir ou l'enfler, l'étendre ou le réduire.
Inſinuant & doux, quand il faut demander;
Terrible & véhément, quand il faut commander;
Sourd dans le déſeſpoir, ſonore dans la joie,
Tantôt il ſe renferme & tantôt ſe déploie.
Le ton eſt tyrannique; il s'y faut aſſervir;
Mais les infléxions doivent vous obéir.
Selon que l'ame ſouffre ou que l'ame eſt contente,
L'infléxion doit ſuivre ou vive ou gémiſſante.
Des ſons autour de nous éclatent vainement;
Leur plus douce magie eſt dans le ſentiment:
Le ſentiment fait tout; c'eſt lui qui me réveille;
Par lui, l'ame eſt admiſe au plaiſir de l'oreille;
Et je place l'Acteur privé d'un ſi beau don,
Au-deſſous du fluteur, inſtruit par Vaucanſon.

NOTRE goût, plus ſuperbe avec plus de juſteſſe,
De nos récitatifs accuſe la triſteſſe ;
Ces modulations, dont le refrein glacé
Semble un hymne funébre au ſommeil adreſſé.
Le vrai récitatif, ſans appareil frivole,
Doit marcher, doit voler, ainſi que la parole.
Pour lier l'action ce langage eſt formé,
Et veut être chanté, bien moins que déclamé.
Pourquoi donc tous ces cris, ces infléxions lourdes,
Ces accens prolongés ſur des ſyllabes ſourdes,
Ces froids glapiſſemens, qu'on ſe plaît à filer ?
Ceſſez de m'étourdir, quand il faut me parler.

QUITTEZ cet attirail, cette inſipide emphaſe,
L'écueil de notre chant, loin d'en être la baſe ;
Et ne vous piquez plus du fol entêtement
D'endormir le Public mélodieuſement.
La célébre le Maure, honneur de votre Scène,
Aſſerviſſoit Euterpe aux loix de Melpomène.
Elle phraſoit ſon chant, ſans jamais le charger :
Ce qui languiſſoit trop, elle oſoit l'abréger.
Ce long récitatif, où l'Auditeur ſommeille,
Fixoit l'eſprit alors, en careſſant l'oreille ;

Et le Drame lyrique, aujourd'hui ſi traînant;
Avec légèreté marchoit au dénoûment.

RÉSERVEZ, réſervez la pompe muſicale,
Pour ces morceaux marqués, où l'organe s'étale,
Où l'ame enfin s'échappe aux ſons plus véhémens,
Et donne un libre eſſor à tous ſes ſentimens.
Que vos infléxions ſoient alors ſoutenues;
Laiſſez-les expirer en de longues tenues;
Prodiguez le point d'orgue & les coups de goſier;
Le Public les exige, & va s'extaſier;
Mais dans tous ces détours d'un dédale perfide,
Que le motif de l'air ſoit toujours votre guide.
C'eſt ainſi qu'un Sculpteur, à qui l'art eſt connu,
Sous le voile toujours fait ſoupçonner le nû.

DANS ce fracas lyrique, & ce brillant délire,
Par un maintien forcé n'apprêtez point à rire.
Craignez de vous borner à des ſons éclatans;
Et gardez que vos bras, ſuſpendus trop longtemps,
Comme deux contrepoids, qu'en l'air un fil balance,
Attendent, pour tomber, la fin d'une cadence.

SANS doute par le chant vous devez nous charmer;
Mais c'eſt au jeu ſur-tout que je veux vous former.

TOI, qui veux t'emparer des rôles à baguette,
Si tu n'as pour talent qu'une audace indifcrette;
Pourras-tu, l'œil en feu, bouleverfer les airs,
Faire pâlir Hécate, enfler le fein des mers,
Et, perçant de Pluton le ténébreux domaine,
A tes Dragons aîlés parler en Souveraine?
Tes yeux me peindront-ils la rage & la douleur?
Pour évoquer l'Enfer, il faut de la chaleur.
Ne va point imiter ces Sorcières obfcures,
Qui n'ont rien d'infernal, fi ce n'eft leurs figures,
Menacent fans fureur, s'agitent fans tranfport;
Et dont le moindre gefte eft un pénible effort.
Sifyphe, à leur afpect, & tranfit & fuccombe:
De fes doigts engourdis fa roche échappe, tombe;
Et l'ardent Ixion, furpris de friffonner,
Sur fon axe immobile a ceffé de tourner.

IL faut que, dans fon jeu, la redoutable Armide
M'attendriffe à la fois, m'échauffe & m'intimide.

DANS ces riants Jardins Renaud eft endormi.
Ce n'eft plus ce guerrier, ce fuperbe ennemi,
Ombragé d'un panache & caché fous des armes,
C'eft Adonis qui dort, protégé par fes charmes,

Armide l'apperçoit, jette un cri de fureur;
S'élance, va percer son infléxible cœur.
O changement soudain, elle tremble, soupire,
Plaint ce jeune Héros, le contemple & l'admire.
Trois fois, prêt à frapper, son bras s'est ranimé,
Et son bras par ses yeux est trois fois désarmé.
Son courroux va renaître & va mourir encore:
Elle vole à Renaud, le menace, l'adore,
Laisse aller son poignard, le reprend tour-à-tour;
Et ses derniers transports sont des transports d'amour.

Que ces emportemens sont mêlés de tendresse!
Quel contraste frappant de force & de foiblesse!
Que de soupirs brûlans! que de secrets combats!
Que de cris & d'accens, qui ne se notent pas!
A l'ame seule alors il faut que j'applaudisse:
La Chanteuse s'éclipse, & fait place à l'Actrice.
Il échappe souvent des sons à la douleur,
Qui sont faux à l'oreille & sont vrais pour le cœur.

Quand de Psyché, mourante au milieu de l'orage,
Arnould * les yeux en pleurs me vient offrir l'image,

* *La seule Actrice de l'Opéra.*

Et

Et frémit ſous la nue, où brillent mille éclairs,
Puis-je entendre ſa voix, dans le fracas des airs?
J'aime à voir ſon effroi, lorſque la foudre gronde,
Et ſes regards errans ſur les gouffres de l'Onde;
Ses ſons plaintifs & ſourds me pénètrent d'horreur;
Et ſon ſilence même ajoûte à ma terreur.
Grace à l'illuſion, je ſens trembler la Terre;
Cet airain, en roulant, me ſemble un vrai tonnnere:
Ces flots que l'Art ſouléve & ſçait aſſujettir,
Sont des flots écumans tout prêts à l'engloutir;
Et, lorſque le flambeau des pâles Euménides
Éclaire ſon déſordre & ſes grâces timides,
J'éprouve ſa frayeur, je friſſonne, & je croi
Entendre tout l'Enfer rugir autour de moi.

Telle eſt du grand talent la puiſſante féerie;
Il rend tout vraiſemblable, il donne à tout la vie;
Il embraſe la Scène, &, pour donner des loix,
A peine a-t-il beſoin du ſecours de la voix.

Comment à ſes effets pourroit oſer prétendre
Celle qui, par momens, intéreſſante & tendre,
Senſible par corvée, & folle par état,
Quand ſon air eſt chanté, ſourit au premier Fat,

Provoque les regards, va mandier l'éloge
De ce jeune Amateur endormi dans ſa loge;
Et, le cœur gros encor, l'œil de larmes trempé,
Arrange, en minaudant, tout le plan d'un ſoupé.

Que jamais votre eſprit ne ſoit hors de la Scène;
Que votre œil au hazard jamais ne ſe promène.
Oubliez des balcons ces muets entretiens;
Vos regards ſont diſtraits, ils détournent les miens.
Puis-je être intéreſſé, quand vous ceſſez de l'être?
Et ſans un froid mortel puis-je voir reparoître
L'Automate chantant, dont les yeux libertins
Sont en correſpondance avec tous leurs voiſins?

Mais vous qui, dans nos chœurs prétendus harmoniques,
Venez nous étaler vos maſſes organiques,
Et, circulairement rangés en eſpalier
Détonnez de concert pour mieux nous ennuyer;
Vous verrai-je toujours, l'eſprit & le cœur vuides,
Hurlant, les bras croiſés, vos refrains inſipides?
Vous eſt-il défendu de peindre dans vos yeux,
Ou la triſteſſe ſombre ou les folâtres jeux?
Pour célébrer Vénus, Cérès, Flore & Pomone,
Lorſque le tambourin autour de vous réſonne;

Sous des berceaux de fleurs lorſque d'heureux Amans
Entrelacent leur chiffre, & gravent leurs ſermens;
Ou que l'ardent vainqueur de l'Indus & du Gange,
Une coupe à la main préſide à la vendange;
Quand tout eſt rayonnant du feu de la gaîté,
De quel œil ſoutenir votre immobilité?
Vous gâtez le tableau qui par vous ſe partage;
De grace, criez moins, & ſentez davantage;
Et que l'on puiſſe enfin ſur vos fronts animés,
Trouver le ſens des vers, par la voix exprimés...

La Scène s'embellit: ſur des bords ſolitaires,
Je vois ſe réunir des groupes de Bergères.
Des Bergers amoureux ont volé ſur leurs pas;
Apollon les appelle à d'aimables combats.
Des guirlandes de fleurs ont paré ces muſettes.
Cent touffes de rubans décorent ces houlettes:
Déjà de l'art du chant on diſpute le prix,
Les Juges ſont Églé, Silvanire, Cloris;
C'eſt dans leurs jeunes mains que brille la couronne,
C'eſt le goût qui l'obtient, & l'amour qui la donne.

Le goût ſeul dans ce genre aſſure vos ſuccès;
Ou Nymphes ou Bergers, vous ne plairez jamais,

Sans ce tact délicat, cette ſubtile flâme,
Myſtère pour l'eſprit & délice de l'ame.

Tu lui dois ton génie, ô toi, Chantre adoré;
Toi *, moderne Linus, par lui-même inſpiré.
Que j'aimois de tes ſons l'heureuſe ſymétrie,
Leur accord, leur divorce & leur œconomie!
Organe de l'Amour auprès de la Beauté,
Tu verſois dans les cœurs la tendre volupté.
L'Amante en vain s'armoit d'un orgueil infléxible:
Elle couroit t'entendre & revenoit ſenſible.
Plus d'une fois le Dieu qui préſide aux ſaiſons,
Qui fait verdir les prés, & jaunit les moiſſons,
Las du céleſte ennui, jaloux de nos hommages,
Sous les traits d'un Berger parut dans nos bocages:
Sous ces humbles dehors, heureux & careſſé,
Il retrouva les Cieux dans les regards d'Iſſé;
Et, goûtant de deux cœurs la douce ſympathie,
Fut Dieu plus que jamais dans les bras de Clithie.
C'eſt lui ſans doute encor qui vient, changeant d'Autels,
Amuſer, ſous tes traits, & charmer les Mortels.

Vous, qui voulez ſortir de la foule profane,
Comme lui cultivez & domptez votre organe

* *Geliotte.*

Corrigez-en les tons aigres, peſans ou faux;
En graces, comme lui, transformez vos défauts.

Prétendez-vous m'offrir le lever de l'Aurore?
Que votre foible voix par degré ſemble éclore;
Et, ſoudain déployée en ſons vifs & brillans,
Me retrace du jour les feux étincelans.
De l'Amour qui gémit qu'elle exprime les peines,
Se joue avec ſes traits, & roule avec ſes chaînes.
Peignez-vous un ruiſſeau: que vos ſons amoureux
Coulent avec ſes flots, & murmurent comme eux.

Répandez ſur vos tons une aimable moleſſe:
D'un organe d'airain ſoumettre la rudeſſe,
A chanter les plaiſirs & les ris ingénus,
C'eſt donner à Vulcain l'écharpe de Vénus.
Tel Acteur s'applaudit & ſe croit ſûr de plaire
Qui d'une voix tonnante aborde une Bergère.
A peine dans ſon Art il eſt initié;
Et c'eſt en mugiſſant qu'il me peint l'amitié.
Mettez dans votre chant d'inſenſibles nuances;
Des airs lents ou preſſés marquez les différences.
Ce paſſage eſt frappant & veut de la vigueur:
Là, que l'infléxion expire avec langueur;

Et que par le ſuccès votre voix enhardie
Ajoûte, s'il ſe peut, à notre mélodie.

Divine mélodie, ame de l'Univers;
De tes attraits ſacrés viens embellir mes vers
Tout reſſent ton pouvoir; ſur les mers inconſtantes
Tu retiens l'Aquilon dans les voiles flottantes.
Tu ravis, tu ſoumets les habitans des eaux;
Et ces hôtes aîlés qui peuplent nos berceaux.
L'Amphion des forêts, tandis que tout ſommeille,
Prolonge en ton honneur ſon amoureuſe veille;
Et ſeul, ſur un rameau, dans le calme des nuits,
Il aime à moduler ſes douloureux ennuis.
Tes loix ont adouci les mœurs les plus ſauvages;
Quel antre inhabité, quels horribles rivages
N'ont pas été frappés par d'agréables ſons?
Le plus barbare écho répéta des chanſons.
Dès qu'il entend frémir la trompette guerrière,
Le Courſier inquiet lève ſa tête altière,
Hennit, blanchit le mords, dreſſe ſes crins mouvans,
Et s'élance aux combats, plus léger que les vents.
De l'homme infortuné tu ſuſpens la miſère,
Rends le travail facile & la peine légère.
Que font tant de Mortels en proie aux noirs chagrins,

Et que le Ciel condamne à souffrir nos dédains ?
Le moissonneur actif que le Soleil dévore ;
Le Berger dans la plaine errant avant l'Aurore ?
Que fait le forgeron soulevant ses marteaux ;
Le vigneron brûlé sur ses ardens côteaux ;
Le captif dans les fers, le nautonnier sur l'onde ;
L'Esclave enseveli dans la mine profonde ;
Le timide indigent dans son obscur réduit ?
Ils chantent : l'heure vole, & la douleur s'enfuit.

Jeune & discret Amant, toi qui, dans ton ivresse,
N'as pû fléchir encor ton injuste maîtresse ;
Dans le mois qui nourrit nos frêles rejettons,
Et voit poindre les fleurs à travers leurs boutons ;
Sur la Scène des champs n'oses-tu la conduire ?
La Nature est si belle à son premier sourire !
Qu'avec toi ton Églé contemple ces tableaux
Et l'émail des vallons, & l'argent des ruisseaux :
Dans cet enchantement, que sa main se repose
Sur ce frais velouté qui décore la rose ;
Qu'elle puisse, à longs traits, en respirer l'odeur,
Le plaisir de ses sens va passer dans son cœur.
Si de tous ces attraits elle osoit se défendre,
Joins-y la volupté d'un chant fléxible & tendre ;

Tu l'entendras bientôt en ſecret ſoupirer....
Et je laiſſe à l'Amour le ſoin de t'éclairer.

L'Art des ſons n'eſt que l'art d'émouvoir & de plaire ;
c'eſt le plus doux ſecret pour vaincre une Bergère ;
Mais banniſſez l'apprêt ; il nous glace, & le chant,
S'il eſt maniéré, ceſſe d'être touchant.
Évitez avec ſoin la molle afféterie ;
Qu'avec légéreté votre voix ſe varie.
Jaloux de l'embellir, craignez de la forcer ;
Un organe contraint ne peut intéreſſer.
Soyez vrai, naturel, c'eſt la première grace,
Et celle qu'on pourſuit dégénére en grimace.

Pour illuſtrer votre Art, reſpectez, dans vos Jeux ;
Le Palais des Héros & le Temple des Dieux.
Du Trône où ſiége Euterpe il ne faut point deſcendre.
Sans indignation, puis-je voir, puis-je entendre
Naziller Arlequin, grimacer Pantalon,
Où tonnoit Jupiter, où chantoit Apollon ?

En ſecret indigné que ſa Scéne avilie
Se fût proſtituée aux Bouffons d'Italie ;
Que le François, trompé par un charme nouveau,

Et pour leurs vains fredons abandonné Rameau :
Ce Dieu voulut punir ce transport idolâtre ;
Et, chargeant d'un carquois ses épaules d'albâtre,
Les yeux étincelans, la fureur dans le sein,
Aux antres de Lemnos il descend chez Vulcain. *
L'immortel, tout norci de feux & de fumée,
Attisoit de ses mains sa fournaise allumée ;
Mais il ne forgeoit plus ces instrumens guerriers,
Ces tonnerres de Mars, ces vastes boucliers,
Où l'air semble fluide, où l'onde dans sa sphère
Coule, & sert mollement de ceinture à la Terre.
L'enclume retentit sous de plus doux travaux ;
Il y frappe des dards pour l'enfant de Paphos.
» Vulcain, dit Apollon, on profane mon culte ;
» Sur mes autels souillés chaque jour on m'insulte.
» Venge-moi. Tout-à-coup dans les bruyans fourneaux
Des cyclopes aîlés allument cent flambeaux ;
Ils volent, & déjà leur cohorte enhardie
Sur les faîtes du Temple a lancé l'incendie.
Le croissant de Phébé, la conque de Cypris,
La guirlande de Flore & l'arc brillant d'Iris ;

---

* *J'ai cru que l'incendie de l'Opéra pouvoit fournir une épizode agréable pour terminer ce Chant.*

Des Champs Élifiens l'immortelle parure,
Les Zéphirs, les Ruiffeaux, les Fleurs & la Verdure,
Les fuperbes Forêts, les rapides Torrens,
Du Souverain des Mers les Palais tranfparens,
Hélas! tout eft détruit! on parcourt les ruines,
Là chantoient les Plaifirs & les Graces badines:
Le Mierre *, prodiguant les charmes de fa voix,
Y difputoit le prix aux Syrenes des bois,
Ici l'aimable Arnould exerçoit fon empire,
Et nous intéreffoit aux pleurs de Télaïre.

Euterpe cependant, pour nous dicter fes loix,
Trouve un afyle heureux, dans le Palais des Rois.
Rameau, le fceptre en main, éclipfe Pergolèfe:
Le Goût a reparu : le Dieu du Jour s'appaife;
Et fon reffentiment fubfifteroit encor,
Si la Scène à nos yeux n'eût remontré Caftor.

---

* *Mde l'Arrivée.*





Ch. Eisen inv. *E. De Ghendt Sculp.*

LA DANSE,

CHANT QUATRIÉME.

Le jeune Amant de Flore a déployé ses aîles;
De ses nouveaux baisers naissent les fleurs nouvelles.
Les Satires légers, aux accens du haut-bois,
Soulévent, en riant, les Nymphes de nos bois.
Voyez-vous ces Tritons, dont les desirs avides
Font bouillonner les flots autour des Néréïdes?
Ils nagent en cadence, &, joignant leurs bras nuds,
Agitent doucement la conque de Vénus.
Volez, jeunes Beautés; le front ceint de feuillages,
Traversez, en dansant, les vallons, les bocages:
Ressuscitons ces jeux *, ces folâtres loisirs,
Par le Tibre adoptés, au retour des Zéphirs:
Pour orner votre sein, ces roses vous demandent;
Pour vous peindre leurs feux, vos Bergers vous attendent.

* *La Danse du mois de Mai, en usage chez les Romains.*

Tout vous ſert; cet ombrage, interceptant le jour,
Enhardit à la fois la Pudeur & l'Amour.

Loin de nous la ſageſſe & ſes leçons auſtères !
Terpſicore, voici l'inſtant de tes myſtères;
Ils naiſſent du plaiſir, je dois les reſpecter :
Viens, ta harpe à la main, m'apprendre à les chanter.
Que mon rapide vers brille, parte & s'élance,
Comme l'inſecte aîlé qui dans l'air ſe balance.
Déeſſe, la Nature eſt ſoumiſe à tes loix,
Et ton ſilence actif le diſpute à la voix.
Le voile ingénieux de tes allégories
Cache des vérités par ce voile embellies.
Rivale de Clio, tu ſçais conter aux yeux;
Et tout, juſqu'à la Fable, eſt vivant dans tes jeux.
Des pas tardifs ou prompts la liaiſon ſçavante
M'offre de cent tableaux une Scène mouvante :
J'y vois du déſeſpoir le ſombre accablement,
La colère d'un Dieu, les tranſports d'un Amant;
Mars courant aux combats, & Vulcain qu'il déteſte
Traînant avec lenteur la jambe qui lui reſte;
Les courſes de Diane, & les feux de Cypris
Abandonnant ſon ſein aux baiſers de ſon fils.

MAIS de cet art charmant craignez la douce amorce;
Il rit à l'œil trompé qui n'en voit que l'écorce.
D'un trop crédule eſpoir n'allez pas vous bercer ;
Et ſondez le terrein qu'il faut enſemencer.
Avant de faire un pas, voyez ſi la Nature
N'a point ſur les Calots calqué votre figure.
Héros, que votre taille ait de la majeſté :
Berger, qu'elle nous plaiſe en ſa légéreté.

QUE votre corps liant n'offre rien de pénible,
Et ſe ploye aiſément ſur le genou fléxible.

QUE les pieds avec ſoin rejettés en dehors
Des jarrets trop diſtans rapprochent les reſſorts.

QUE l'épaule s'efface, & que chaque partie,
En paroiſſant ſe fuir, ſoit pourtant aſſortie.

QUELQUE vice ſecret avec vous eſt-il né ?
Qu'avant le pli du tems il ſoit déraciné.
Profitez, profitez de ces jours de ſoupleſſe,
Où chaque fibre encor treſſaille avec moleſſe.
Quand l'âge roidira vos muſcles engourdis,
Tous les moyens alors vous ſeront interdits,

Cet orme contrefait panche vers le rivage ;
Et d'un tronc tortueux voit sortir son feuillage :
Il seroit aujourd'hui l'ornement du hameau,
Si l'art l'eût redressé, quand il fut arbrisseau.

Que vos pas soient précis : d'une oreille sévère
Calculez chaque tems, sans jamais vous distraire.
Vos talens, quels qu'ils soient, n'auront qu'un foible éclat
Sans ce Juge subtil, ce tact si délicat,
Que la Nature même, à nos plaisirs fidelle,
Pour épier les sons, a mis en sentinelle.
Ce timpan sinueux où tout va retentir
Doit marquer la mesure & vous en avertir.
Un Danseur sans oreille est la vivante image
D'un fou qui ne met point de suite à son langage ;
Qui de mots mal cousus forme son entretien,
S'étourdit en parlant & ne dit jamais rien.

Par ce sens dirigés, riez de l'impuissance
Du burlesque rouleau *, sceptre de l'ignorance
Dont le geste ambulant semble vous menacer,
Et qui coupe les temps, au lieu de les fixer.

---

* *Le Bâton de la Mesure.*

QUE chaque mouvement ſoit naturel & libre.
Soumettez votre corps aux loix de l'équilibre.
Élevé dans les airs, ſoyez aſſujetti
Au point ſtable & central d'où vous êtes parti.
Émule de Gardel, dans votre eſſor habile,
Tombez ſur un pied ſeul, & reſtez immobile.

POUR atteindre au fini de tous ces déploïmens;
N'allez point vous créer d'inutiles tourmens;
Étudier votre Art comme de vils Eſclaves,
Ni vous empriſonner dans ces dures entraves,
Qui du jeu des reſſorts vous ôtent la douceur,
Et font mille martyrs, ſans former un Danſeur.

C'EST peu de m'étaler une Danſe ſçavante,
Et ces ſauts périlleux dont l'effort m'épouvante;
De battre l'entrechat, de jouer du poignet;
De hazarder un rond, de faire un moulinet.
La Médiocrité brigue ces avantages:
L'Art a d'autres ſecrets, pour gagner nos ſuffrages.

SUR le bloc arrondi d'un célébre Sculpteur
Quand l'Amour agita ſon flambeau créateur,
Il en fit rejaillir une vive étincelle,

Et ſoudain vit éclore une Vénus nouvelle,
Dont le premier regard peignit un ſentiment ;
Dont le premier ſoupir demandoit un Amant.
L'heureux Pigmalion brûle pour ſon ouvrage :
Le marbre eſt animé ; l'Amour veut davantage.
Les Grâces, qu'il appelle, accourent ſur ſes pas,
Et la Nymphe naiſſante a volé dans leurs bras.
Leurs loix ſont des plaiſirs, leurs leçons, des careſſes :
L'Écoliére bientôt égale ſes Maîtreſſes,
S'inſtruit dans l'art de plaire, & plaît en l'oubliant,
Met dans chaque attitude un jeu doux & liant,
De la ſimplicité ſe fait une parure,
Déploie avec pudeur les dons de la Nature,
Laiſſe errer ſur ſa bouche un ſourire charmant ;
Et, grace à ſes regards, ſe tait éloquemment.

VOILA votre modéle, Enfans de Terpſicore.
La Nature vous ſert, il faut l'aider encore.
Imaginez des temps, & des groupes nouveaux ;
Entaſſez pas ſur pas, & travaux ſur travaux ;
Sautez ſur le gazon, ſans y laiſſer vos traces :
Vous ne poſſédez rien, ſi vous n'avez les graces.
Elles vous donneront le poli des reſſorts,

D'un

D'un buſte harmonieux les tranquilles accords,
Le moëlleux contour d'une tête fléxible,
Des paſſages divers la nuance inſenſible ;
Ces pas demi-formés, ces bras que le deſir,
Dans un doux abandon, ſemble tendre au plaiſir,
Tous ces ébranlemens, ces ſecouſſes légères,
Que la volupté compte au rang de ſes myſtères,
Et ces geſtes de feu, ces repos languiſſans
Qui juſqu'en leur foyer vont réchauffer nos ſens.

DES élémens de l'art connoiſſez l'importance :
Formez vos premiers pas ſous un Maître qui penſe ;
Vous avancerez plus avec moins de travaux :
Il ſçaura profiter même de vos défauts.

C'EST ainſi que Marcel, l'Albane de la Danſe,
Communiquoit à tout la nobleſſe & l'aiſance.
Des mouvemens du corps il fixa l'uniſſon ;
Et dans un Art frivole il admit la Raiſon.
La Beauté qu'il formoit venoit-elle à paroître ?
Elle emportoit le prix, & déceloit ſon Maître ;
Telle brille une Roſe entre les autres fleurs.

Il dotoit la Jeuneſſe, en lui gagnant des cœurs.
Il me ſemble le voir, dans un Jardin fertile,
Aſſujettir à l'Art chaque tige indocile,
Tendre au Lys incliné la main qui le ſuſpend;
Reſſerrer le bouton où l'œillet ſe répand,
Diſtribuer partout cet accord, cette grace
Qui pare la Nature, & jamais ne l'efface.

De cette ſervitude affranchis une fois,
Plus ſûrs de votre vol, créez-vous d'autres loix.
Liſez au cœur de l'homme : amour, fureur, délire,
Dans vos jeux animés il faut tout reproduire :
De chaque ſentiment épiez les ſecrets :
Démêlez les reſſorts, combinez les effets
Et parvenez enfin à ce degré ſublime,
Où naît de tous les arts l'art de la Pantomime.
C'eſt par-là que la Danſe enfante des tableaux,
Sçait parler ſans parole, & peindre ſans pinceaux.

Inventeurs de cet Art, & Pilade & Bathile
Nous ont aſſez appris combien il eſt fertile.
Dans l'action du corps puiſant leur coloris,

L'un arrachoit les pleurs, l'autre excitoit les ris;
Et, loin du cercle étroit de cent Mimes profanes,
Leurs geſtes & leurs pas leur tenoient lieu d'organes.

Pour atteindre à leur palme & vous rapprocher d'eux,
Laiſſez la gargouillade & les pas hazardeux.
Que par l'expreſſion vos traits s'épanouiſſent:
L'ame doit commander: que les pieds obéiſſent.
Un méchaniſme vain ſuffit pour un Sauteur:
Mariez les talens du Peintre & de l'Acteur;
Et, prenant votre eſſor loin des routes tracées,
Dans vos pas, s'il ſe peut, enchaînez des penſées.

Mais, ſi vous prétendez aux immortels feſtons,
De maſques odieux débarraſſez vos fronts.
De chaque paſſion le turbulent orage
Avec des traits de feu ſe peint ſur le viſage:
On y voit le chagrin d'un crêpe ſe voiler,
Sourire le bonheur, la joie étinceler;
L'ame ſe montre à nû dans ce miroir ſincère.
Pourquoi donc le charger d'une forme étrangère?
Un viſage poſtiche & privé de contour,
Un plâtre enluminé me rendra-t-il l'Amour?

Comment les paſſions, dans leur fougue énergique,
Pourront-elles percer l'enveloppe gothique,
L'immobile carton inventé par l'ennui,
Qu'un Danſeur met toujours entre nos cœurs & lui ?
Filles des ſombres bords, Déïtés infernales,
Éteignez ſur vos fronts ces flammes ſépulchrales :
Fleuves, Ondains, Tritons, Dieux ſoumis au Trident ;
Quittez vos teints verd-pré, vos viſages d'argent :
Vents, ayez plus d'adreſſe, & moins de bouffiſſure :
Monſtres de nos ballets, reſpectez la Nature.

INDIFFÉRENTE & libre, une Nymphe des bois
Pour ſeule arme aux amours oppoſoit ſon carquois,
Et ſouvent renverſoit de ſes fléches rapides
Le Faon, aux pieds légers, & les Biches timides.
Errante l'arc en main de réduit en réduit,
Un Faune l'apperçoit, s'enflamme & la pourſuit.
Voyez les mouvemens dont leur ame eſt atteinte ;
Et l'aîle du deſir eſt le vol de la crainte.
Ils s'éludent tous deux par d'agiles détours :
Le Faune joint la Nymphe ; elle échappe toujours ;
Elle ſe ſauve enfin tremblante, ſans compagne,
Et gagne, en haletant, le haut d'une Montagne.

Là, ſe laiſſant aller près d'un arbre voiſin,
Son col abandonné touche aux lis de ſon ſein.
Le Faune reparoît : il treſſaille de joie,
Et retrouve ſa force, en retrouvant ſa proie.
Ses yeux ſont des flambeaux; ſes pas ſont des éclairs :
Une fléche eſt moins prompte à traverſer les airs.
La Colombe ſe laſſe, & ſent foiblir ſon aile :
Au front de ſon amant l'eſpérance étincelle;
Il va toucher, il touche au terme de ſes vœux;
Son ſoufle de la Nymphe agite les cheveux;
Il la tient dans ſes bras, il demande ſa grace :
Le Faune s'embellit, la Nymphe s'embaraſſe,
Se livre par degrés à ce trouble enchanteur,
Tombe, ſe laiſſe vaincre, & pardonne au vainqueur.

D'UN ſimulacre vain la froide diſſonance
De ces divers combats rendra-t-il la nuance?
Y verrai-je la crainte & ſes frémiſſemens,
Et ces rayons de feu, peints au front des Amans?

QUE n'ai-je le génie & le pinceau d'Apelle?
Alard, à mes eſprits ce tableau te rappelle.
Jamais Nymphe des bois n'eut tant d'agilité :

Vénus, Vénus jamais n'eut tant de volupté.
Que tu mêlanges bien, ô belle enchantereſſe,
La force avec la grace, & l'aiſance & l'adreſſe!
Tu ſçais avec tant d'art entremêler tes pas,
Que l'œil ne peut les ſuivre & ne les confond pas.
Le Papillon s'envole avec moins de vîteſſe,
Et pèſe plus que toi ſur les fleurs qu'il careſſe.
Te peindre c'eſt louer ton émule divin: *
Je place au même rang la Nymphe & le Silvain;
Il partage l'honneur de ta palme brillante;
Hippoméne à la courſe égaloit Atalante.
Tous deux dans cette arêne, où vous régnez ſur moi,
Vous cueillez le laurier; mais la pomme eſt pour toi.

Mon œil ſur ces objets trop longtemps ſe repoſe;
Muſe, reprends le joug que Terpſicore impoſe:
Amans de la Déeſſe, elle a choiſi ma voix
Pour conſacrer ſon art, & vous dicter ſes loix.
Fuyez loin de ſes yeux, Pagodes verniſſées,
Dans vos groupes ſans goût triſtement compaſſées;

---

* *Dauberval.*

Qui croyez nous charmer, en roidiſſant vos bras ;
Vous, froids exécutans, qui n'exécutez pas ;
Automates Sauteurs, Figurans ſans figure :
Le Public fatigué trop longtems vous endure,
Fuyez.... qui vous donna le droit, le droit affreux
De venir dans leur temple effaroucher les jeux ?

QUE la Danſe toujours annonce un caractère :
Qu'elle ſoit, tour-à-tour, noble, vive ou légère.
M'offrez-vous des héros ? modelez-vous ſur eux :
Que vos pas ſoient précis, graves, majeſtueux ;
Lorſque le grand Dupré, d'une marche hautaine,
Orné de ſon panache, avançoit ſur la Scène,
On croioit voir un Dieu demander des autels,
Et venir ſe mêler aux Danſes des Mortels.
Dans tous ſes déploimens ſa Danſe ſimple & pure
N'étoit qu'un doux accord des dons de la Nature.
Veſtris, par le brillant, le fini de ſes pas,
Nous rappelle ſon Maître, & ne l'éclipſe pas.

BACCHANTES, exprimez les fureurs de l'ivreſſe :
Tournez rapidement ſous le Dieu qui vous preſſe.
Filles du noir Cocite, armez-vous de flambeaux ;

Élancez-vous par bonds; que vos pas inégaux,
Égarés, incertains, peignent l'affreuſe rage,
Le tumulte de l'ame, & la ſoif du carnage:
Tranſportez les enfers ſur vos fronts allumés,
Et décrivez en l'air des cercles enflâmés.

Zéphirs, d'un vol léger careſſez les feuillages;
Et, ſans être entendus, parcourez les bocages:
On rit de ces Zéphirs orageux & maſſifs,
Qui font gémir les airs ſous leurs bonds convulſifs.
A ce bruit inconnu Flore en tremblant s'éveille;
Ils ont déjà courbé les fleurs de ſa corbeille:
Elle craint, à l'aſpect des ſes nouveaux Amans,
Pour le Trône fragile où s'aſſied le Printems,
Et le Parterre enfin renvoie avec juſtice
Ces petits vents honteux ſouffler dans la couliſſe.

L'heureuse Germanie eſt fertile en Danſeurs,
Et ſimple dans ſa Danſe, ainſi que dans ſes mœurs:
Elle nous a tranſmis * celle qui dans nos fêtes
A nos jeunes Beautés fait le plus de conquêtes.
Connoiſſez tous ces pas, tous ces enlacemens,

* *L'Allemande.*

Ces geſtes naturels, qui ſont des ſentimens ;
Cet abandon facile & fait pour la tendreſſe,
Qui rapproche l'Amant du ſein de ſa Maîtreſſe ;
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis ſe croiſent en berceau,
Et ce piége ſi doux, où l'Amante enchaînée
A permettre un larcin eſt toujours condamnée.

Combien je vous regrette, ô tems, ô jours heureux !
Où, dans les murs de Sparte, & dans ſes plus beaux jeux,
Se partageant en chœurs, des Vierges ingénues
Danſoient ſans indécence & danſoient toujours nues.
Que de ſecrets tréſors dévoilés aux Amours !
Quel charme arrondiſſoit tous ces légers contours !
A chaque mouvement que de beautés écloſes !
Quels frais monceaux de lis, mêlés de quelques roſes !
Que dis-je ? aux yeux ſurpris de l'Amant enchanté
La céleſte pudeur voiloit la nudité,
Et changeoit le deſir en un timide hommage....
O Licurgue, Licurgue, ô véritable Sage !
De ces jeux innocens politique inventeur,
Qu'il eſt doux, à ce prix, d'être Légiſlateur !

Vous que Vénus inſtruit, qui pour première étude
Ayez de tous ſes jeux la ſçavante habitude,

Surpaſſez ces tableaux ; & ſous le vêtement
Que l'Amour deſſiné frappe l'œil de l'Amant.
Que vos illuſions ſur mes yeux ſe répandent,
Je vous livre mon cœur, & mes ſens vous attendent.
Là, par des mouvemens ſouples & négligés,
Par des balancemens avec art prolongés,
Imitez les langueurs de la douce moleſſe :
N'allez point par des ſauts fatiguer ſa pareſſe.
Ici, développant votre célérité,
En replis ondoyans peignez la volupté.
Que vos bras juſqu'à nous toujours prêts à s'étendre,
Soient autant de filets où l'on cherche à ſe prendre.
Marquez tous les degrés de l'amoureux débat ;
L'inſtant de la victoire & celui du combat ;
Le calme du bonheur, le feu d'une careſſe :
Fuyez, arrêtez-vous, ſuſpendez votre ivreſſe :
Comme Guimard * enfin appellez les deſirs ;
Et que vos pas brillans ſoient le vol des plaiſirs.

C'est ainſi que Sallé s'empara de la Scène,
Et, Peintre des Amours, en paroiſſoit la Reine.

---

* *Elle met dans ſa danſe autant de graces, & moins de manière que Mlle Puvigné, autant de volupté que Mlle Veſtris, & un peu moins d'indécence.*

L'essain des passions voltigeoit sur ses pas,
Animoit ses regards, & jouoit dans ses bras.
Comme elle cependant sur ces heureux mystères
Laissez toujours tomber quelques gazes légères;
Et, ne montrant jamais qu'un seul coin du tableau,
Laissez-nous soulever le reste du rideau.
Par des pas trop lascifs n'offensez point la vue:
Vénus même prescrit l'adroite retenue.
Enlacez-vous vos bras autour de votre Amant?
N'allez point sans pudeur à nos yeux vous pâmant,
Outrager la décence, & Sirène muette,
Proposer au Public un bonheur qu'il rejette.

Aux talens naturels que l'art soit réuni.
Telle est à nos regards la Danse de Lani. *
Précision, noblesse, esprit, tout s'y rassemble.
Les détails sont parfaits, sans éclipser l'ensemble.
Elle a poursuivi l'art dans ses derniers détours,
Est toujours régulière, & s'embellit toujours.
Rien ne marque l'effort; &, s'ils quittent la terre,
Ses pieds sont des oiseaux effleurant un parterre.

---

* *Elle est aussi parfaite dans son genre que Mlle Dangeville dans le sien.*

Elle enchante l'oreille & ne l'égare pas.
La valeur de la note est toujours dans ses pas.

Il est une autre gloire où vous pouvez atteindre;
Il faut tout embrasser, tout sentir & tout peindre.
La Danse doit m'offrir d'innombrables tableaux.
Transfuges des Palais, dansez sous des berceaux.
L'art brillant des couleurs avec même avantage
Éléve un Temple auguste ou nous ouvre un bocage.
Tout objet bien saisi conserve un prix réel :
Teniers est aujourd'hui l'égal de Raphaël.

Quelle Nymphe légère à mes yeux se présente?
Déesse, elle folâtre, & n'est point imposante.
Son front s'épanouit avec sérénité :
Ses cheveux sont flottans ; le rire est sa beauté.
D'un feston de jasmins sa tête est couronnée,
Et sa robe voltige, aux vents abandonnée.
Mille songes légers l'environnent toujours ;
Plus que le printems même, elle fait les beaux jours.
Un chœur de Matelots empressés autour d'elle
Détonne en son honneur une ronde nouvelle;
Et de jeunes Pasteurs, désertant les hameaux,
Viennent la saluer au son des chalumeaux.

C'eſt l'aimable gaîté : qui peut la méconnoître ,
Au chagrin qui s'envole , aux jeux qu'elle a fait naître ?
Fille de l'innocence ; image du bonheur ,
Le charme qui te ſuit a paſſé dans mon cœur.
Sur ce gazon fleuri , qu'elle a choiſi pour trône ,
Paſteurs , exécutons les danſes qu'elle ordonne.
Que trop d'art n'aille point amortir notre feu :
La Danſe d'un Berger n'eſt pas celle d'un Dieu.

VOUS qui me tranſportez dans ces Fêtes ruſtiques ,
Laiſſez votre routine & vos pas didactiques :
La nature eſt ſi belle ! ah ! ne l'altérez pas :
Elle hait la contrainte , & meurt ſous le compas.

VENEZ : tranſportons-nous dans ces belles contrées.
Des rayons d'un Ciel pur en tout tems colorées.
Déjà l'air eſt plus frais : Phébus vers l'Occident
Précipite ſa courſe & ſon char moins ardent.
Les mobiles ſillons de ſa pourpre brillante
Font reſplendir au loin la mer étincelante.
Sous des boſquets riants qu'embaume l'Oranger ,
Chaque jeune Bergère a conduit ſon Berger.
Les uns de joncs treſſés compoſent leur coëffure :
D'autres avec des fleurs nattent leur chevelure.
On s'anime à l'envi de l'œil & de la voix :

Le tambourin résonne, & tout part à la fois.
Je ne sçais quel instinct régle chaque attitude :
La grace, ailleurs captive, ici naît sans étude.
Les gestes & les pas, d'un mutuel accord,
Peignent la même ivresse & le même transport.
Sur des bras vigoureux on souléve une Belle :
On s'enlace, on s'éléve, on retombe avec elle.
Que de baisers reçus, ou ravis, ou donnés!
Combien de criminels aussitôt pardonnés!
L'ombre n'interrompt pas cette douce démence :
Lorsqu'un plaisir s'envole, un plaisir recommence.
Pour s'occuper la nuit, l'Amante, en ce moment,
Recueille dans son cœur les traits de son Amant ;
Et le lendemain même, alors qu'elle s'éveille,
Répéte encor les airs qu'ils ont dansés la veille.

PROVENCE fortunée, asyle aimé des Cieux,
Que j'aimerois ton Ciel, ton délire & tes jeux!
Ici, tout est glacé, tout est morne, ou fantasque:
Du bonheur qui te rit nous n'avons que le masque :
Les Temples de nos Arts sont de tristes réduits
Où nous courons en pompe étaler nos ennuis.
Sans perdre nos défauts, perdant nos avantages,
Nous briguons en bâillant le beau titre de Sages.
La jeunesse elle-même, éteinte dans sa fleur,

S'agite ſans ivreſſe & jouit ſans chaleur.
Ce fleuve, qui jadis arroſoit la prairie,
N'eſt plus qu'un filet d'eau dont la ſource eſt tarie ;
Et l'on voit de ſon or le luxe dégoûté
Gager des malheureux, pour rire à ſon côté.

Fous ténébreux & vains, qui n'aimant que vous-mêmes,
Des rêves de vos Nuits compoſez vos ſyſtêmes ;
Catons prématurés, qui, froids calculateurs,
Cherchez des vérités dans l'âge des erreurs ;
Vous qui, dans vos boudoirs ſur l'ouatte & la ſoie
Savourez les langueurs où votre ame ſe noie,
Et changez, chaque jour, pour ſeuls amuſemens,
De Chiens, de Perroquets, de Magots & d'Amans ;
Compilateurs peſants ; toi, cruel Moraliſte,
Qui crois conſoler l'homme, en le rendant plus triſte ;
Peuple immenſe de Sots, de moleſſe hébêté,
Poëtes ſans eſprit, & Catins ſans beauté,
Honoraires Bouffons ; toi, Frélon inutile
Qui dévores le miel que l'Abeille diſtile ;
Vous tous, qui variant vos lugubres travers,
Chacun, pour votre compte, ennuiez l'Univers ;
Danſez.... ſortez du cercle où l'on vous empriſonne ;
Répandez ſur la vie un ſel qui l'aſſaiſonne ;

Le temps s'échappe, il fuit, ſachez vous en ſaiſir;
Et végétez du moins dans le ſein du plaiſir.

Ma carrière eſt remplie : ô Muſe, que j'encenſe,
Souris à mes travaux; voilà ma récompenſe.
J'ai célébré les jeux qui plaiſent à mon cœur;
Qui m'ont ſéduit peut-être en peignant le bonheur.
Puiſſent; puiſſent mes Chants rajeunir notre Scène,
De funébres attraits embellir Melpoméne ;
A ſes aimables ſœurs prêter des ornemens,
Et leur former par-tout de fidéles Amans!
Amour, ſi dans mes vers je t'ai marqué mon zéle,
A la poſtérité porte-les ſur ton aîle.
Dieu charmant, tous les Arts te doivent leur beauté,
Et ſous leurs traits divers c'eſt toi que j'ai chanté.



RÉPONSE

RÉPONSE A UNE LETTRE

Écrite de Province au ſujet du Poëme de la Déclamation.

JE ne répondrai point, mon Ami, aux éloges que vous me prodiguez. Je les regarde comme une amorce que vous jettez à mon amour-propre, pour le rendre un peu moins rétif à vos critiques ; c'eſt ainſi que le Héros de l'Énéïde ſuſpendoit le triple aboyement de Cerbere en lui rempliſſant la gueule d'une pâte ſoporifique. Vous me connoiſſiez aſſez pour ne vous pas ſervir de ce petit ſubterfuge. Me confondriez-vous avec ces Auteurs ombrageux qui ne veulent point être troublés dans la poſſeſſion de leur gloire imaginaire, & s'endorment doucement du ſommeil de la médiocrité. C'eſt, dit-on, un bonheur de leur reſſembler, mais le bonheur des Sots ne

doit point faire de jaloux ; je n'ai garde d'afpirer à leur voluptueufe végétation, & je préfére l'ami qui me tourmente & m'inftruit, au flatteur qui me trompe & me dégrade. C'eft fous le premier titre que je vous envifage, & que je vais entrer avec vous dans quelques difcuffions, moins par révolte contre vos jugemens, que par l'envie de m'éclairer davantage. Votre première remarque roule fur la manière dont j'ai vu mon Sujet.

Il falloit, dites-vous, *le creufer*, *le nourrir d'idées approfondies*, *& le traiter moins en Poëte qu'en Philofophe.*

Le confeil peut paroître fpécieux, fur-tout dans un fiécle où tout s'éteint fous la froide analyfe, où l'efprit, à force de fubtilités, fe décompofe, fe dénature, & refte fans caractère, par la manie même d'en avoir un. Mais tant que je cultiverai la Poëfie, je me préferverai de cette affectation qui l'anéantit,

de ces rafinemens d'idées qui ſans donner des connoiſſances nouvelles, jettent ſouvent de l'obſcurité ſur celles qu'on a déja ; en un mot, de cette fureur de paroître ce qu'on n'eſt pas,& d'ennnuyer profondément ſes chers contemporains. La Nature offre à nos pinceaux tant d'images rapprochées, pourquoi ſortir du cercle qu'elle nous preſcrit, & hors duquel elle ne peut plus nous ſervir de guide? Pourquoi ſe fatiguer dans la pourſuite de quelques chimères, lorſque nous avons ſous nos pas mille réalités? En un mot, pourquoi peindre de fantaiſie, lorſqu'on peut peindre d'après l'original. D'ailleurs, la Poëſie didactique a moins pour but de créer, que de conſacrer les préceptes des arts, ou des ſciences établies. La raiſon, le goût, la vérité, ſur-tout la clarté, voilà ſes objets, les devoirs qu'on lui impoſe, les bornes dans leſquelles elle ſe renferme. Depuis le temps que notre Théâtre

ſert de modéle aux autres Nations, & que l'art de déclamer ſe perfectionne parmi nous, on a réfléchi ſur les ſources de l'illuſion, on a diſcuté les moyens de l'augmenter, l'impreſſion des hommes raſſemblés a donné des lumieres qu'eux-mêmes n'avoient pas, & le génie obſervateur a ſouvent fait une loi de l'inſtinct de la multitude. Mon Poëme n'eſt que le réſultat de ces obſervations; j'ai exprimé ce qu'on a penſé & ſenti avant moi; & n'eſt-ce rien que de recueillir toutes les régles importantes d'un Art, & de leur donner une forme qui en facilite le ſouvenir & l'application? Si j'euſſe ſuivi votre conſeil, que j'euſſe ſacrifié l'agrément à une prétendue ſolidité, perſonne n'en auroit rien ſçu, car perſonne ne m'auroit lû : j'ai voulu faire un Poëme & non un Traité. Nommez-moi beaucoup d'Acteurs & d'Actrices qui fuſſent en état de profiter de mon ouvrage,

s'il étoit enveloppé de cette Métaphyſique qu'on ſe plaît à répandre ſur tout. Boileau qui a travaillé pour une claſſe d'hommes bien ſupérieurs, Boileau m'a frayé la route que j'ai tenue. Il a dépoſé dans ſon Art poëtique toutes les régles de la Verſication Françoiſe, telles qu'elles lui avoient été tranſmiſes par ſes prédéceſſeurs. Quelles ſont les idées neuves dont on lui eſt redevable ? il a répété ce qui avoit été dit cent fois, mais il l'a répété en vers élégans, harmonieux, précis; & ce ſera dans tous les temps une nouveauté dont peu de gens ſeront capables. Cependant il n'auroit tenu qu'à lui d'étendre, d'agrandir, de creuſer ſon Sujet, & de l'enrichir de ſes propres réfléxions : mais plus ce qu'il avoit à rendre étoit ſimple & ſtérile, plus on doit lui ſçavoir gré de l'avoir embelli. Il s'entoura de difficultés pour les vaincre, & on lui fit un mérite alors de ce qui fait aujourd'hui le

ſujet de vos reproches. Quoiqu'il en ſoit, je ne me repens pas de l'avoir imité ; l'eſprit d'un Siécle peut fort bien n'être pas l'eſprit d'un autre. La raiſon eſt une, elle voit naître, périr, ſe renouveller tous les ſyſtêmes ; elle ſeule ne change & ne meurt jamais ; le nuage paſſé, elle brille avec d'autant plus d'éclat qu'elle avoit paru s'éclipſer un moment. Votre ſeconde remarque, & ſur laquelle vous appuyez beaucoup, eſt qu'il ne falloit nommer aucun Acteur vivant.

Votre Ouvrage, dites-vous, *ne devoit conſerver que les noms avoués par la poſtérité, cela lui eût donné un ton plus noble, plus impoſant. Auriez vous prétendu à la reconnoiſſance de ceux en faveur de qui vous écrivez ?*

Voilà par exemple des idées auxquelles je ne puis me faire ; je trouverois de l'ingratitude à ne point payer à des talens qui

nous enchantent tous les jours, le tribut de louanges qu'ils méritent. Eh! quoi, Mesdemoiselles *Dumesnil*, *Clairon*, & *Dubois* * même ne figureroient pas dans un tableau dont ils m'ont fourni les traits les plus intéressans? Il m'auroit fallu à chaque moment combattre ma sensibilité, & m'enlever cette douce reconnoissance qui naît en moi des larmes que l'on m'a fait répandre.

JE n'ai point eu sans doute la prétention dont vous me soupçonnez. Les grands talens ne doivent rien à leur Panégyriste; mais tout homme qui écrit se doit à la vérité, trop heureux seulement; (je parle ici en général) s'il ne se fait pas des ennemis irréconciliables de

* *Les progrès de Mlle Dubois ne sont plus équivoques; la Nature en a fait une Actrice charmante, le travail en peut faire une grande Actrice.*

tous ceux dont il oſe hazarder l'éloge ! Il faudroit, je le ſais, pour louer certaines gens à leur gré, connoître la meſure de leur amour-propre, & c'eſt un abîme qu'il eſt impoſſible d'approfondir. Si par malheur vous êtes en deça de l'opinion qu'ils ont d'eux, les voilà très-mécontens de vous. Ils oublieront ce que vous avez dit, pour ſonger à ce que vous auriez pu dire ; & seront très-ſcandaliſés que vous n'ayez pas pénétré plus avant dans la confidence de leur ſupériorité : mais tout cela ne doit point empêcher de rendre juſtice. Ennemis pour ennemis, il vaut mieux s'en faire par des louanges que par des ſatyres. On en eſt quitte pour bien rire en ſoi-même des miſéres de l'eſprit humain, & s'envelopper dans cette indifférence profonde qui apprécie à ſa juſte valeur la haine ou l'eſtime des hommes. Ces réfléxions ſont les fruits de mon expérience. Revenons aux vôtres.

Vous nommez partialité la préférence que je ſemble donner à Mlle Dumeſnil ſur Mlle Clairon.

Cela dépend de la manière de ſentir. Je ne vous perſuaderois pas ſans doute comme vous parviendriez difficilement à me convaincre. Permettez cependant que je m'explique & me juſtifie. Je ſuis, plus qu'on ne croit, admirateur de Mlle Clairon. L'étude, les combinaiſons, les recherches, l'intelligence la plus prompte, un tact d'une extrême délicateſſe, en ont fait une Actrice ſupérieure; mais la Nature, en ſe jouant, éclipſe les beautés laborieuſes de l'Art. L'irrégularité eſt quelquefois ſublime, & ſouvent il ſe gliſſe de la froideur dans ce qu'on appelle la perfection. On ſçait plus de gré au talent acquis, le talent d'inſtinct fait plus de plaiſir. L'un plaît à la Raiſon, l'autre l'égare, & va chercher ſon Juge dans l'ame des Spectateurs. Tel eſt

l'aſcendant de Mlle Dumeſnil, elle entraîne, elle tranſporte. Il ſemble que ſes défauts même ne ſervent qu'à la rapprocher encore plus de la vérité. Ses geſtes ſont bruſques, dit-on, ſes mouvemens trop abandonnés, ſes inflexions dures, à la bonne heure : mais tout cela forme un enſemble qui m'échauffe. Je pleure, je frémis, j'admire & ne ſonge plus aux imperfections qu'il faut pardonner. Quelques perſonnes refuſent la ſenſibilité à Mlle Clairon : c'eſt, je crois, très-injuſtement. Elle a celle qui tient à la force, à l'énergie, à l'orgueil, à toutes les paſſions qui raiſonnent avec elles-mêmes, & ſe rendent compte de leurs emportemens ; mais a-t-elle cet égarement, ces cris de douleur, cet étouffement d'une voix qui ſe perd dans les ſanglots, cette éloquence foudroyante de ſa rivale ? L'une, par l'élégance des attitudes, la nobleſſe du maintien, l'arrangement de ſon déſordre, & les

graces de ſon déſeſpoir, plaira toujours à ce Public inſtruit des fineſſes de nos mœurs & de nos uſages. C'eſt, pour ainſi dire, une Actrice nationale ; l'autre plairoit au Public de tous les Pays. Quelques petites Maîtreſſes diront que Mlle Dumeſnil *fait peur*, & que ſon jeu eſt *d'un ton qui ne reſſemble à rien ;* les Etrangers qui en ſçavent moins que ces Dames, diront tout bonnement qu'elle eſt l'Actrice de la Nature, & leur ſuffrage provincial l'emportera à la longue ſur une admiration de mode, & un enthouſiaſme d'étiquette.

Eh ! n'eſt-il pas ſenſible, vous écriez-vous, *que le Théâtre François tombe de jour en jour depuis la retraite de Mlle Clairon ?*

C'eſt ſurement une perte pour ce Spectacle ; mais de bonne foi, eſt-ce la principale cauſe de ſa décadence ? Il lui reſte des reſſources pour remplir ce vuide, & le vice radi-

cal de la Scène Françoiſe eſt moins la diſette des bons *Sujets* que la foule des médiocres. J'en nommerois cinq ou ſix qui ſont d'une triſteſſe mortelle dans le Comique, & ne font rire que dans les Tragédies. Cela ne laiſſe pas que de refroidir l'intérêt, & de déranger l'*enſemble*. Ces Meſſieurs nous perſécutent à Paris, & *Aufreſne* court la Province. C'eſt réellement cette collection burleſque d'Acteurs miſérables qui tue en partie le Théâtre François, & lui ôte cette dignité que lui ont acquiſe les *le Couvreur* & les *Baron*. Je ne conçois pas à cet égard la facilité du Public ; il fait naître lui-même l'inconvénient dont il ſe plaint, & ſe repent toute l'année de l'indulgence d'un moment. Lorſque des Acteurs dans leur début ne lui montrent aucune ſorte de diſpoſition, ne ſeroit-il pas plus à propos qu'il s'en défît ſur le champ, que de les réſerver à des dégoûts éternels

aufquels ces Meffieurs s'accoutument, & qui finiffent par retomber fur lui. Dans la crainte d'être févère, il devient cruel, & immole lentement des victimes qu'il falloit frapper d'un feul coup. Ce plaifir vaut-il celui d'encourager de jeunes talens qui briguent fon eftime, ou d'admirer ceux qui l'ont obtenue? Les applaudiffemens du Public, quand ils font déplacés, reffemblent aux pluies hors de faifon. Elles élévent autour du bon grain des herbes inutiles qui le furmontent & l'étouffent.

UNE autre raifon de langueur & de dépériffement eft le droit d'ancienneté, c'eft-à-dire, le droit de véxer & de tyrannifer les Spectateurs. Je ne le confidére que relativement aux mauvais Comédiens. Tel nous ennuie réguliérement depuis des années, donc il eft autorifé à ne pas fouffrir qu'un autre nous amufe. Ce qui devroit fournir un titre d'ex-

clusion,en devient un de préférence ; le tems fait tout, & l'on est sûr d'être peu employé à la Comédie Françoise, quand on a le malheur d'être jeune, de commencer & de réussir. Le Spectateur a beau murmurer, on n'en tient compte, il peut bâiller s'il lui plaît, mais il faut qu'il écoute, qu'il batte des mains, & se soumette aux réglemens. L'indépendance qui régnoit autrefois dans le Parterre a remonté dans les coulisses & dans le conseil des Comédiens. Ils disposent souverainement, & quand la Nation desire quelque chose, ils en appellent au comité. Qu'on s'étonne après cela qu'il ne se forme point de Sujets ; on crie contre le mal, on ne s'occupe point du reméde. Il faudroit, je crois, montrer plus souvent au Public les jeunes Acteurs ou Actrices qu'il aime ; tout le monde y gagneroit ; cela tourneroit même au profit des *Chefs d'emplois.* L'habitude de les voir nuit souvent à leurs

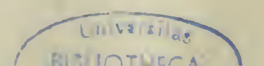
ſuccès, & quelques éclipſes paſſagères, en favoriſant l'émulation, ne feroient qu'ajouter à leur gloire, & réchauffer leurs partiſans. Le talent qui ſe cache à propos l'emporte ordinairement ſur le talent qui ſe prodigue, & fût-on ſublime, encore faudroit-il laiſſer du relâche à ſes admirateurs.

Pardonnez-moi cette diſcuſſion : j'aurois pû m'en diſpenſer d'autant mieux, que dans ce moment-ci elle ne rémédiera à rien ; mais n'importe. Des idées que je ſéme au hazard peuvent germer un jour & devenir de quelque utilité.

Je ne répondrai qu'en paſſant à vos autres objections ; vous êtes fâché que j'aye oublié dans mon Poëme *Montmeſnil*, *Dufreſne* & Mlle *Démars*. J'ai peut-être eu tort, mais je n'ai point prétendu completter le Catalogue de tous les Acteurs qui ont réuſſi. Boileau a

fait bien pis ; il cite Racan, Ségrais, Voiture, Bergerac, & ne dit pas un mot de la Fontaine. J'ai voulu ſur-tout fixer les grandes époques de la déclamation, & me ſuis peu embarraſſé du reſte. J'ai fait diſparoître du Chant de l'Opéra tout ce qui avoit bleſſé les oreilles Muſiciennes. Je croyois qu'en recommandant la ſenſibilité aux Actrices de ce Théâtre, on pouvoit outrer le précepte ſans craindre qu'elles en abuſent. Liſez le Chant de la Danſe, & faites-moi part de vos obſervations. Vous trouverez peut-être que pour la première fois de ma vie j'ai été un peu rebelle à la critique ; mais quand on s'eſt donné la peine de faire deux mille vers didactiques, on peut bien ſe permettre le ridicule de les défendre.










ACME NO R-405-30 CHINA